

LE JOUEUR

COMÉDIE

REGNARD, Jean-François

1692

LE JOUEUR
COMÉDIE

Jean-François Regnard

M. DC. LXXXII.

GÉRONTE, Père de Valère.
VALÈRE, amant d'Angélique.
ANGÉLIQUE, amante de Valère.
DORANTE, oncle de Valère, et amant d'Angélique.
LE MARQUIS.
NÉRINE, suivante d'Angélique.
Madame LA RESSOURCE, revendeuse à la toilette.
HECTOR, valet de Valère.
Monsieur TOUTABAS, maître de trictrac.
Monsieur GALONNIER, tailleur.
Madame ADAM, sellière.
Un LAQUAIS d'Angélique.
Trois LAQUAIS du Marquis.

La scène est à Paris, dans un hôtel garni.

ACTE I

SCÈNE I.

HECTOR, dans un fauteuil, près d'une toilette.

Il est, parbleu, grand jour. Déjà de leur ramage
les coqs ont éveillé tout notre voisinage.
Que servir un joueur est un maudit métier !
Ne serai-je jamais laquais d'un sous-fermier ?
5 Je ronflerais mon soûl la grasse matinée,
Et je m'enivrerais le long de la journée :
Je ferais mon chemin ; j'aurais un bon emploi ;
Je serais dans la suite un conseiller du roi,
Rat-de-cave ou commis ; et que sait-on ? Peut-être
10 Je deviendrais un jour aussi gras que mon maître.
J'aurais un bon carrosse à ressorts bien liants ;
De ma rotondité j'emplirais le dedans :
Il n'est que ce métier pour brusquer la fortune ;
Et tel change de meuble et d'habit chaque lune,
15 Qui, jasmin autrefois, d'un drap du sceau couvert,
Bornait sa garde-robe à son justaucorps vert.
Quelqu'un vient.

SCÈNE II.
Nérine, Hector.

HECTOR.

Si matin, Nérine, qui t'envoie ?

NÉRINE.

Que fait Valère ?

HECTOR.

Il dort.

NÉRINE.

Il faut que je le voie.

HECTOR.

Va, mon maître ne voit personne quand il dort.

NÉRINE.

20 Je veux lui parler.

HECTOR.

Paix, ne parle pas si fort.

Oh ! J'entrerai, te dis-je.

HECTOR.

Ici je suis de garde,

Et je ne puis t'ouvrir que la porte bâtarde.

NÉRINE.

Tes sots raisonnements sont pour moi superflus.

HECTOR.

Voudrais-tu voir mon maître in naturalibus .

NÉRINE.

25 Quand se lèvera-t-il ?

HECTOR.

Mais, avant qu'il se lève,

Il faudra qu'il se couche ; et franchement...

NÉRINE.

Achève.

HECTOR.

Je ne dis mot.

NÉRINE.

Oh ! Parle, ou de force, ou de gré.

HECTOR.

Mon maître, en ce moment, n'est pas encor rentré.

NÉRINE.

Il n'est pas rentré ?

HECTOR.

Non. Il ne tardera guère :
30 Nous n'ouvrons pas matin. Il a plus d'une affaire,
Ce garçon-là.

NÉRINE.

J'entends. Autour d'un tapis vert,
Dans un maudit brelan, ton maître joue et perd,
Ou bien réduit à sec, d'une âme familière,
Peut-être il parle au ciel d'une étrange manière.
35 Par ordre très exprès d'Angélique, aujourd'hui
Je viens pour rompre ici tout commerce avec lui.
Des serments les plus forts appuyant sa tendresse,
Tu sais qu'il a cent fois promis à ma maîtresse
De ne toucher jamais cornet, carte, ni dé,
40 Par quelque espoir de gain dont son coeur fût guidé ;
Cependant...

HECTOR.

Je vois bien qu'un rival domestique
Consigne entre tes mains pour avoir Angélique.

NÉRINE.

Et quand cela serait, n'aurais-je pas raison ?
Mon coeur ne peut souffrir de lâche trahison.
45 Angélique, entre nous, serait extravagante
De rejeter l'amour qu'à pour elle Dorante :
Lui, c'est un homme d'ordre, et qui vit congrument.

HECTOR.

L'amour se plaît un peu dans le dérèglement.

NÉRINE.

Un amant fait et mûr.

HECTOR.

Les filles d'ordinaire,
50 Aiment mieux le fruit vert.

NÉRINE.

D'un fort bon caractère ;
Qui ne sut de ses jours ce que c'est que le jeu.

HECTOR.

Mais mon maître est aimé.

NÉRINE.

Dont j'enrage. Morbleu !
Ne verrai-je jamais les femmes détrompées
De ces colifichets, de ces fades poupées,
55 Qui n'ont, pour imposer, qu'un grand air débraillé,
Un nez de tous côtés de tabac barbouillé,
Une lèvre qu'on mord pour rendre plus vermeille,
Un chapeau chiffonné qui tombe sur l'oreille,
Une longue steinkerque à replis tortueux,
60 Un haut-de-chausse bas prêt à tomber sous eux ;
Qui, faisant le gros dos, la main dans la ceinture,
Viennent, pour tout mérite, étaler leur figure ?

HECTOR.

C'est le goût d'à présent ; tes cris sont superflus,
Mon enfant.

NÉRINE.

Je veux, moi, réformer cet abus.
65 Je ne souffrirai pas qu'on trompe ma maîtresse,
Et qu'on profite ainsi d'une tendre faiblesse ;
Qu'elle épouse un joueur, un petit brelandier,
Un franc dissipateur, et dont tout le métier
Est d'aller de cent lieux faire la découverte
70 Où de jeux et d'amour on tient boutique ouverte,
Et qui le conduiront tout droit à l'hôpital.

HECTOR.

Ton sermon me paraît un tant soit peu brutal.
Mais, tant que tu voudras, parle, prêche, tempête,
Ta maîtresse est coiffée.

NÉRINE.

Et crois-tu, dans ta tête,
75 Que l'amour sur son coeur ait un si grand pouvoir ?
Elle est fille d'esprit ; peut-être dès ce soir
Dorante, par mes soins, l'épousera.

HECTOR.

Tarare !
Elle est dans nos filets.

NÉRINE.

Et moi je te déclare
Que je l'en tirerai dès aujourd'hui.

HECTOR.

80 Bon ! Bon !

NÉRINE.

Que Dorante a pour lui Nérine et la raison.

HECTOR.

Et nous avons l'amour. Tu sais que d'ordinaire,
Quand l'amour veut parler, la raison doit se taire,
Dans les femmes, s'entend.

NÉRINE.

Tu verras que chez nous,
Quand la raison agit, l'amour a le dessous.
85 Ton maître est un amant d'une espèce plaisante !
Son amour peut passer pour fièvre intermittente ;
Son feu pour Angélique est un flux et reflux.

HECTOR.

Elle est, après le jeu, ce qu'il aime le plus.

NÉRINE.

Oui, c'est la passion qui seule le dévore :
90 Dès qu'il a de l'argent, son amour s'évapore.

HECTOR.

Mais en revanche aussi, quand il n'a pas un sou,
Tu m'avoueras qu'il est amoureux comme un fou.

NÉRINE.

Oh ! J'empêcherai bien...

HECTOR.

Nous ne te craignons guère ;
Et ta maîtresse, encor hier, promet à Valère,
95 De lui donner dans peu, pour prix de son amour,
Son portrait enrichi de brillants tout autour.
Nous l'attendons, ma chère, avec impatience :
Nous aimons les bijoux avec concupiscence.

NÉRINE.

Ce portrait est tout prêt, mais ce n'est pas pour lui,
100 Et Dorante en sera possesseur aujourd'hui.

HECTOR.

À d'autres.

NÉRINE.

N'est-ce pas une honte à Valère,
Étant fils de famille, ayant encor son père,
Qu'il vive comme il fait, et que, comme un banni,
Depuis un an il loge en un hôtel garni ?

HECTOR.

105 Et vous y logez bien, et vous et votre clique.

NÉRINE.

Est-ce de même, dis ? Ma maîtresse Angélique,
Et la veuve sa soeur, ne sont dans ce pays
Que pour un temps, et n'ont point de père à Paris.

HECTOR.

110 Valère a déserté la maison paternelle,
Mais ce n'est point à lui qu'il faut faire querelle ;
Et si monsieur son père avait voulu sortir,
Nous y serions encore, à ne t'en point mentir.
Ces pères, bien souvent, sont obstinés en diable.

NÉRINE.

115 Il a tort, en effet, d'être si peu traitable !
Quoi qu'il en soit, enfin, je ne t'abuse pas,
Je fais la guerre ouverte ; et je vais de ce pas,
Dire ce que je vois, avertir ma maîtresse
Que Valère toujours est faux dans sa promesse ;
120 Qu'il ne sera jamais digne de ses amours ;
Qu'il a joué, qu'il joue, et qu'il jouera toujours.
Adieu.

HECTOR.

Bonjour.

SCÈNE III.

Hector, seul.

Autant que je m'y puis connaître,
Cette Nérine-ci n'est pas trop pour mon maître.
A-t-elle grand tort ? Non, c'est un panier percé,
Qui...

SCÈNE 4.

Valère, Hector.

Valère paraît en désordre, comme un homme qui a joué toute la nuit.

HECTOR.

Mais je l'aperçois. Qu'il a l'air harassé !
125 On soupçonne aisément, à sa triste figure,
Qu'il cherche en vain quelqu'un qui prête à triple usure.

VALÈRE.

Quelle heure est-il ?

HECTOR.

Il est... je ne m'en souviens pas.

VALÈRE.

Tu ne t'en souviens pas ?

HECTOR.

Non, Monsieur.

VALÈRE.

Je suis las
De tes mauvais discours ; et tes impertinences...

Hector, à part.

130 Ma foi, la vérité répond aux apparences.

VALÈRE.

Ma robe de chambre.

À part.

Euh !

Hector, à part.

Il jure entre ses dents.

VALÈRE.

Eh bien ! Me faudra-t-il attendre encor longtemps ?

Il se promène.

HECTOR.

Eh ! La voilà, monsieur.

Il suit son maître, tenant sa robe de chambre toute déployée.

Valère, se promenant.

135 Me coûte, en un moment, douze trous tout de suite.
Que je suis un grand chien ! Parbleu, je te saurai,
Maudit jeu de trictrac, ou bien je ne pourrai.
Tu peux me faire perdre, ô fortune ennemie !
Mais me faire payer, parbleu, je t'en défie :
Car je n'ai pas un sou.

Hector, tenant toujours la robe.

Vous plairait-il, Monsieur... ?

Valère, se promenant.

140 Je me ris de tes coups, j'incague ta fureur.

HECTOR.

Votre robe de chambre est, Monsieur, toute prête.

VALÈRE.

Va te coucher, maraud ; ne me romps point la tête.
Va-t'en.

HECTOR.

Tant mieux.

Incaguer : Défier quelqu'un, se
moquer de lui. C'est un homme qui me
menace beaucoup, mais je l'incague.
[F]

SCÈNE V.

Valère, se mettant dans un fauteuil.

Je veux dormir dans ce fauteuil.
Que je suis malheureux ! Je ne puis fermer l'oeil.
145 Je dois de tous côtés, sans espoir, sans ressource,
Et n'ai pas, grâce au ciel, un écu dans ma bourse.
Hector ! ... que ce coquin est heureux de dormir !
Hector !

SCÈNE VI.

Valère, Hector.

Hector, derrière le théâtre.

Monsieur ?

VALÈRE.

Eh bien ! Bourreau, veux-tu venir ?

Hector entre à moitié déshabillé.

N'es-tu pas las encor de dormir, misérable ?

HECTOR.

150 Las de dormir ! Monsieur ? Hé ! Je me donne au diable,
Je n'ai pas eu le temps d'ôter mon justaucorps.

VALÈRE.

Tu dormiras demain.

HECTOR, à part.

Il a le diable au corps.

VALÈRE.

Est-il venu quelqu'un ?

HECTOR.

Il est, selon l'usage,
Venu maint créancier ; de plus, un gros visage,
155 Un maître de trictrac qui ne m'est pas connu.
Le maître de musique est encore venu.
Ils reviendront bientôt.

VALÈRE.

Bon. Pour cette autre affaire,
M'as-tu déterré... ?

HECTOR.

Qui ? Cette honnête usurière,
Qui nous prête, par heure, à vingt sous par écu ?

VALÈRE.

160 Justement, elle-même.

HECTOR.

Oui, monsieur, j'ai tout vu.
Qu'on vend cher maintenant l'argent à la jeunesse !
Mais enfin, j'ai tant fait, avec un peu d'adresse,
Qu'elle m'a reconduit d'un air fort obligeant ;
Et vous aurez, je crois, au plus tôt votre argent.

VALÈRE.

165 J'aurais les mille écus ! ô ciel ! Quel coup de grâce !
Hector, mon cher Hector, viens çà que je t'embrasse.

HECTOR.

Comme l'argent rend tendre !

VALÈRE.

Et tu crois qu'en effet,
Je n'ai, pour en avoir, qu'à donner mon billet ?

HECTOR.

170 Qui le refuserait serait bien difficile :
Vous êtes aussi bon que banquier de la ville.
Pour la réduire au point où vous la souhaitez,
Il a fallu lever bien des difficultés :
Elle est d'accord de tout, du temps, des arrérages ;
Il ne faut maintenant que lui donner des gages.

VALÈRE.

175 Des gages ?

HECTOR.

Oui, monsieur.

VALÈRE.

Mais y penses-tu bien ?
Où les prendrai-je, dis ?

HECTOR.

180 Ma foi, je n'en sais rien.
Pour nippes, nous n'avons qu'un grand fonds d'espérance
Sur les produits trompeurs d'une réjouissance ;
Et dans ce siècle-ci, messieurs les usuriers,
Sur de pareils effets prêtent peu volontiers.

VALÈRE.

Mais quel gage, dis-moi, veux-tu que je lui donne ?

HECTOR.

Elle viendra tantôt elle-même en personne,
Vous vous ajusterez ensemble en quatre mots.
Mais, Monsieur, s'il vous plaît, pour changer de propos,
185 Aimeriez-vous toujours la charmante Angélique ?

VALÈRE.

Si je l'aime ? Ah ! Ce doute et m'outrage et me pique.
Je l'adore.

HECTOR.

Tant pis : c'est un signe fâcheux.
Quand vous êtes sans fonds, vous êtes amoureux ;
Et quand l'argent renaît, votre tendresse expire.
190 Votre bourse est, Monsieur, puisqu'il faut vous le dire,
Un thermomètre sûr, tantôt bas, tantôt haut,
Marquant de votre coeur ou le froid ou le chaud.

VALÈRE.

Ne crois pas que le jeu, quelque sort qu'il me donne,
Me fasse abandonner cette aimable personne.

HECTOR.

195 Oui, mais j'ai bien peur, moi, qu'on ne vous plante là.

VALÈRE.

Et sur quel fondement peux-tu juger cela ?

HECTOR.

Nérine sort d'ici, qui m'a dit qu'Angélique
Pour Dorante votre oncle en ce moment s'explique ;
Que vous jouez toujours, malgré tous vos serments,
200 Et qu'elle abjure enfin ses tendres sentiments.

VALÈRE.

Dieux ! Que me dis-tu là ?

HECTOR.

Ce que je viens d'entendre.

VALÈRE.

Bon ! Cela ne se peut ; on t'a voulu surprendre.

HECTOR.

Vous êtes assez riche en bonne opinion,
À ce qu'il me paraît.

VALÈRE.

205 On sait ce que l'on vaut. Point. Sans présomption,

HECTOR.

Mais si, sans vouloir rire,
Tout allait comme j'ai l'honneur de vous le dire,
Et qu'Angélique enfin pût changer...

VALÈRE.

En ce cas,
Je prends le parti... mais cela ne se peut pas.

HECTOR.

Si cela se pouvait, qu'une passion neuve ?...

VALÈRE.

210 En ce cas, je pourrais rabattre sur la veuve,
la Comtesse sa soeur.

HECTOR.

Ce dessein me plaît fort.
J'aime un amour fondé sur un bon coffre-fort.
Si vous vouliez un peu vous aider avec elle,
Cette veuve, je crois, ne serait point cruelle ;
215 Ce serait une éponge à presser au besoin.

VALÈRE.

Cette éponge, entre nous, ne vaudrait pas ce soin.

HECTOR.

C'est, dans son caractère, une espèce parfaite,
Un ambigu nouveau de prude et de coquette,
Qui croit mettre les coeurs à contribution,
220 Et qui veut épouser ; c'est là sa passion.

VALÈRE.

Épouser ?

HECTOR.

Un marquis, de même caractère,
Grand épouseur aussi, la galope et la flaire.

VALÈRE.

Et quel est ce marquis ?

HECTOR.

C'est, à vous parler net,
Un marquis de hasard fait par le lansquenet ;
225 Fort brave, à ce qu'il dit, intrigant, plein d'affaires ;
Qui croit de ses appas les femmes tributaires ;

Lansquenet : nom, dans le XVe siècle
et le XVIe, des fantassins allemands.
[L]

Qui gagne au jeu beaucoup, et qui, dit-on, jadis
Était valet de chambre avant d'être marquis.
Mais sauvons-nous, Monsieur, j'aperçois votre père.

SCÈNE VII.
Géronte, Valère, Hector.

GÉRONTE.

230 Doucement ; j'ai deux mots à vous dire, Valère.

À Hector.

Pour toi, j'ai quelques coups de canne à te prêter.

HECTOR.

Excusez-moi, Monsieur, je ne puis m'arrêter.

GÉRONTE.

Demeure là, maraud.

HECTOR, à part.

Il n'est pas temps de rire.

GÉRONTE.

Pour la dernière fois, mon fils, je viens vous dire
235 Que votre train de vie est si fort scandaleux,
Que vous m'obligerez à quelque éclat fâcheux.
Je ne puis retenir ma bile davantage,
Et ne saurais souffrir votre libertinage.
Vous êtes pilier-né de tous les lansquenets,
240 Qui sont, pour la jeunesse, autant de trébuchets.
Un bois plein de voleurs est un plus sûr passage ;
Dans ces lieux, jour et nuit, ce n'est que brigandage.
Il faut opter des deux, être dupe ou fripon.

HECTOR.

Tous ces jeux de hasard n'attirent rien de bon.
245 J'aime les jeux galants où l'esprit se déploie.

À Géronte.

C'est, Monsieur, par exemple, un joli jeu que l'oie.

GÉRONTE, à Hector.

Tais-toi.

À Valère.

Non, à présent le jeu n'est que fureur :
On joue argent, bijoux, maisons, contrats, honneur ;
Et c'est ce qu'une femme, en cette humeur à craindre,
250 Risque plus volontiers, et perd plus sans se plaindre.

HECTOR.

Oh ! Nous ne risquons pas, Monsieur, de tels bijoux.

GÉRONTE.

255 Votre conduite enfin m'enflamme de courroux ;
Je ne puis vous souffrir vivre de cette sorte ;
Vous m'avez obligé de vous fermer ma porte ;
J'étais las, attendant chez moi votre retour,
Qu'on fît du jour la nuit, et de la nuit le jour.

HECTOR.

C'est bien fait. Ces joueurs qui courent la fortune,
Dans leurs dérèglements ressemblent à la lune,
Se couchant le matin, et se levant le soir.

GÉRONTE.

260 Vous me poussez à bout ; mais je vous ferai voir
Que si vous ne changez de vie et de manière,
Je saurai me servir de mon pouvoir de père,
Et que de mon courroux vous sentirez l'effet.

HECTOR, à Valère.

Votre père a raison.

GÉRONTE.

265 Comme le voilà fait !
Débraillé, mal peigné, l'oeil hagard ! À sa mine
On croirait qu'il viendrait, dans la forêt voisine,
De faire un mauvais coup.

HECTOR, à part.

On croirait vrai de lui :
Il a fait trente fois coupe-gorge aujourd'hui.

GÉRONTE.

270 Serez-vous bientôt las d'une telle conduite ?
Parlez, que dois-je enfin espérer dans la suite ?

VALÈRE.

Je reviens aujourd'hui de mon égarement,
Et ne veux plus jouer, mon père, absolument.

HECTOR, à part.

Voilà du fruit nouveau dont son fils le régale.

GÉRONTE.

Quand ils n'ont pas un sou, voilà de leur morale.

VALÈRE.

275 J'ai de l'argent encore ; et, pour vous contenter,
De mes dettes je veux aujourd'hui m'acquitter.

GÉRONTE.

S'il est ainsi, vraiment, j'en ai bien de la joie.

Hector, bas à Valère.

Vous acquitter, Monsieur ! Avec quelle monnaie ?

VALÈRE, bas à Hector.

Te tairas-tu ?

Haut à son père.

280 À m'ôter d'Angélique et la main et l'amour :
Mon oncle aspire dans ce jour
Vous savez que pour elle il a l'âme blessée,
Et qu'il veut m'enlever...

GÉRONTE.

Oui, je sais sa pensée,
Et je serai ravi de le voir confondu.

Hector, à Géronte.

Vous n'avez qu'à parler, c'est un homme tondu.

GÉRONTE.

285 Je voudrais bien déjà que l'affaire fût faite.
Angélique est fort riche, et point du tout coquette,
Maîtresse de son choix. Avec ce bon dessein,
Va te mettre en état de mériter sa main,
Payer tes créanciers...

VALÈRE.

J'y vais, j'y cours...

Il va pour sortir, parle bas à Hector, et revient.

290 Mon père...

GÉRONTE.

Hé ! Plaît-il ?

VALÈRE.

Pour sortir entièrement d'affaire,
Il me manque environ quatre ou cinq mille francs.
Si vous vouliez, Monsieur...

GÉRONTE.

Ah ! Ah ! Je vous entends.
Vous m'avez mille fois bercé de ces sornettes.
Non ; comme vous pourrez, allez payer vos dettes.

VALÈRE.

295 Mais, mon père, croyez...

GÉRONTE.

À d'autres, s'il vous plaît.

VALÈRE.

Prêtez-moi mille écus.

HECTOR, à Géronte.

Nous paierons l'intérêt
Au denier un.

VALÈRE.

Monsieur...

GÉRONTE.

Je ne puis vous entendre.

VALÈRE.

Je ne veux point, mon père, aujourd'hui vous surprendre ;
Et pour vous faire voir quels sont mes bons desseins,
300 Retenez cet argent, et payez par vos mains.

HECTOR.

Ah ! Parbleu, pour le coup, c'est être raisonnable.

GÉRONTE.

Et de combien encore êtes-vous redevable ?

VALÈRE.

La somme n'y fait rien.

GÉRONTE.

La somme n'y fait rien ?

HECTOR.

Non. Quand vous le verrez vivre en homme de bien,
305 Vous ne regretterez nullement la dépense ;
Et nous ferons, Monsieur, la chose en conscience.

GÉRONTE.

Écoutez : je veux bien faire un dernier effort ;

Mais, après cela, si...

VALÈRE.

Modérez ce transport ;
Que sur mes sentiments votre âme se repose.
310 Je vais voir Angélique ; et mon coeur se propose
D'arrêter son courroux déjà prêt d'éclater.

SCÈNE VIII.

Géronte, Hector.

HECTOR.

Je m'en vais travailler, moi, pour vous contenter,
À vous faire, en raisons claires et positives,
Le mémoire succinct de nos dettes passives,
315 Et que j'aurai l'honneur de vous montrer dans peu.

SCÈNE IX.

GÉRONTE, seul.

Mon frère en son amour n'aura pas trop beau jeu.
Non, quand ce ne serait que pour le contredire,
Je veux rompre l'hymen où son amour aspire ;
Et j'aurai deux plaisirs à la fois, si je puis,
320 De chagriner mon frère, et marier mon fils.

SCÈNE X.

M. Toutabas, Géronte.

TOUTABAS.

Avec tous les respects d'un coeur vraiment sincère,
Je viens pour vous offrir mon petit ministère.
Je suis, pour vous servir, gentilhomme auvergnac,
Docteur dans tous les jeux, et maître de trictrac :
325 Mon nom est Toutabas, Vicomte de La Case,
Et votre serviteur, pour terminer ma phrase.

GÉRONTE, à part.

Un maître de trictrac ! Il me prend pour mon fils.

Haut.

Quoi ! Vous montrez, Monsieur, un tel art dans Paris ?
Et l'on ne vous a pas fait présent, en galère,
330 D'un brevet d'espalier ?

TOUTABAS, à part.

À quel homme ai-je affaire ?

Haut.

Comment ! Je vous soutiens que dans tous les états
On ne peut de mon art assez faire de cas ;
Qu'un enfant de famille, et qu'on veut bien instruire,
Devrait savoir jouer avant que savoir lire.

GÉRONTE.

335 Monsieur le professeur, avec raisons,
Il faudrait vous loger aux petites-maisons.

TOUTABAS.

De quoi sert, je vous prie, une foule inutile
De chanteurs, de danseurs, qui montrent par la ville ?
Un jeune homme en est-il plus riche quand il sait
340 Chanter ré mi fa sol, ou danser un menuet ?
Paiera-t-on des marchands la cohorte pressante
Avec un vaudeville ou bien une courante ?
Ne vaut-il pas bien mieux qu'un jeune cavalier
Dans mon art au plus tôt se fasse initier ?
345 Qu'il sache, quand il perd, d'une âme non commune,
À force de savoir, rappeler la fortune ?
Qu'il apprenne un métier qui, par de sûrs secrets,
En le divertissant, l'enrichisse à jamais ?

GÉRONTE.

Vous êtes riche, à voir ?

TOUTABAS.

Le jeu fait vivre à l'aise
350 Nombre d'honnêtes gens, fiacres, porteurs de chaise ;
Mille usuriers fournis de ces obscurs brillants,
Qui vont de doigts en doigts tous les jours circulants ;
Des gascons à souper dans les brelans fidèles ;
Des chevaliers sans ordre ; et tant de demoiselles
355 Qui, sans le lansquenet et son produit caché,
De leur faible vertu feraient fort bon marché,
Et dont tous les hivers la cuisine se fonde
Sur l'impôt établi d'une infaillible ronde.

GÉRONTE.

S'il est quelque joueur qui vive de son gain,
360 On en voit tous les jours mille mourir de faim,
Qui, forcés à garder une longue abstinence,
Pleurent d'avoir trop mis à la réjouissance.

TOUTABAS.

Et c'est de là que vient la beauté de mon art.
En suivant mes leçons, on court peu ce hasard.
365 Je sais, quand il le faut, par un peu d'artifice,
D'un sort injurieux corriger la malice ;
Je sais dans un trictrac, quand il faut un sonnez,
Glisser des dés heureux, ou chargés, ou pipés ;
Et quand mon plein est fait, gardant mes avantages,

370 J'en substitue aussi d'autres prudents et sages,
Qui, n'offrant à mon gré que des as à tous coups,
Me font en un instant enfiler douze trous.

GÉRONTE.

Et Monsieur Toutabas, vous avez l'insolence
De venir dans ces lieux montrer votre science ?

TOUTABAS.

375 Oui, monsieur, s'il vous plaît.

GÉRONTE.

Et vous ne craignez pas
Que j'arme contre vous quatre paires de bras,
Qui le long de vos reins ? ...

TOUTABAS.

Monsieur, point de colère ;
Je ne suis point ici venu pour vous déplaire.

Géronte, le poussant.

Maître juré filou, sortez de la maison.

TOUTABAS.

380 Non, je n'en sors qu'après vous avoir fait leçon ?

GÉRONTE.

À moi, leçon ?

TOUTABAS.

Je veux, par mon savoir extrême,
Que vous escamotiez un dé comme moi-même.

GÉRONTE.

Je ne sais qui me tient, tant je suis animé,
Que quelques bons soufflets donnés à poing fermé...
385 Va-t'en.

Il le prend par les épaules.

TOUTABAS.

Puisque aujourd'hui votre humeur pétulante
Vous rend l'âme aux leçons un peu récalcitrante,
Je reviendrai demain pour la seconde fois.

GÉRONTE.

Reviens.

TOUTABAS.

Vous plairait-il de m'avancer le mois ?

GÉRONTE, le poussant tout à fait dehors.
Sortiras-tu d'ici, vrai gibier de potence ?

SCÈNE XI.

GÉRONTE, seul.

390 Je ne puis respirer, et j'en mourrai, je pense.
Heureusement mon fils n'a point vu ce fripon :
Il me prenait pour lui dans cette occasion.
Sachons ce qu'il a fait ; et, sans plus de mystère,
Concluons son hymen, et finissons l'affaire.

ACTE II

SCÈNE I.

Angélique, Nérine.

ANGÉLIQUE.

395 Mon coeur serait bien lâche, après tant de serments,
D'avoir encor pour lui de tendres mouvements.
Nérine, c'en est fait, pour jamais je l'oublie ;
Je ne veux ni l'aimer, ni le voir de ma vie ;
Je sens la liberté de retour dans mon coeur.
400 Ne me viens pas, au moins, parler en sa faveur.

NÉRINE.

Moi, parler pour Valère ! Il faudrait être folle.
Que plutôt à jamais je perde la parole !

ANGÉLIQUE.

Ne viens point désormais, pour calmer mon dépit,
Rappeler à mes sens son air et son esprit ;
405 Car tu sais qu'il en a.

NÉRINE.

De l'esprit ! Lui, madame !
Il est plus journalier mille fois qu'une femme :
Il rêve à tout moment ; et sa vivacité
Dépend presque toujours d'une carte, ou d'un dé.

ANGÉLIQUE.

Mon coeur est maintenant certain de sa victoire.

NÉRINE.

410 Madame, croyez-moi, je connais le grimoire.
Souvent tous ces dépits sont des hoquets d'amour.

ANGÉLIQUE.

Non ; l'amour de mon coeur est banni sans retour.

NÉRINE.

Cet hôte dans un coeur a bientôt fait son gîte ;
Mais il se garde bien d'en déloger si vite.

ANGÉLIQUE.

415 Ne crains rien de mon coeur.

NÉRINE.

S'il venait à l'instant,
Avec cet air flatteur, soumis, insinuant,
Que vous lui connaissez ; que d'un ton pathétique,

Elle se met à ses pieds.

Il vous dît à vos pieds : "Non, charmante Angélique,
Je ne veux opposer à tout votre courroux
420 Qu'un seul mot : je vous aime, et je n'aime que vous.
Votre âme en ma faveur n'est-elle point émue ?
Vous ne me dites rien ! Vous détournez la vue !

Elle se relève.

Vous voulez donc ma mort ? Il faut vous contenter."
Peut-être en ce moment pour vous épouvanter,
425 Il se soufflettera d'une main mutinée,
Se donnera du front contre une cheminée,
S'arrachera de rage un toupet de cheveux
Qui ne sont pas à lui. Mais de ces airs fougueux
Ne vous étonnez pas ; comptez qu'en sa colère
430 Il ne se fera pas grand mal.

ANGÉLIQUE.

Laisse-moi faire.

NÉRINE.

Vous voilà, grâce au ciel, bien instruite sur tout ;
Ne vous démentez point, tenez bon jusqu'au bout.

SCÈNE II.

La Comtesse, Angélique, Nérine.

LA COMTESSE.

On dit partout, ma soeur, qu'un peu moins prévenue,
Vous épousez Dorante.

ANGÉLIQUE.

Oui, j'y suis résolue.

LA COMTESSE.

435 Mon coeur en est ravi. Valère est un vrai fou,
Qui jouerait votre bien jusques au dernier sou.

ANGÉLIQUE.

D'accord.

LA COMTESSE.

J'aime à vous voir vaincre votre tendresse.
Cet amour, entre nous, était une faiblesse.
Il faut se dégager de ces attachements
440 Que la raison condamne et qui flattent nos sens.

ANGÉLIQUE.

Il est vrai.

LA COMTESSE.

Rien n'est plus à craindre dans la vie,
Qu'un époux qui du jeu ressent la tyrannie.
J'aimerais mieux qu'il fût gueux, avaricieux,
Coquet, fâcheux, mal fait, brutal, capricieux,
445 Ivrogne, sans esprit, débauché, sot, colère,
Que d'être un emporté joueur comme est Valère.

ANGÉLIQUE.

Je sais que ce défaut est le plus grand de tous.

LA COMTESSE.

Vous ne voulez donc plus en faire votre époux ?

ANGÉLIQUE.

Moi ? Non : dans ce dessein nos humeurs sont conformes.

NÉRINE.

450 Il a, ma foi, reçu son congé dans les formes.

LA COMTESSE.

C'est bien fait. Puisque enfin vous renoncez à lui,
Je vais l'épouser, moi.

ANGÉLIQUE.

L'épouser ?

LA COMTESSE.

Aujourd'hui.

ANGÉLIQUE.

Ce joueur, qu'à l'instant ?...

LA COMTESSE.

Je saurai le réduire.
On sait sur les maris ce que l'on a d'empire.

ANGÉLIQUE.

455 Quoi ! Vous voulez, ma soeur, avec cet air si doux,
Ce maintien réservé, prendre un nouvel époux ?

LA COMTESSE.

Et pourquoi non, ma soeur ? Fais-je donc un grand crime
De rallumer les feux d'un amour légitime ?
J'avais fait voeu de fuir tout autre engagement.
460 Pour garder du défunt le souvenir charmant,
Je portais son portrait ; et cette vive image
Me soulageait un peu des chagrins du veuvage :
Mais qu'est-ce qu'un portrait, quand on aime bien fort ?
C'est un époux vivant qui console d'un mort.

NÉRINE.

465 Madame n'aime pas les maris en peinture.

LA COMTESSE.

Cela racquitte-t-il d'une perte aussi dure ?

NÉRINE.

C'est irriter le mal, au lieu de l'adoucir.

ANGÉLIQUE.

ConnAisseyse en maris, vous deviez mieux choisir.
Vous unir à Valère !

LA COMTESSE.

Oui, ma soeur, à lui-même.

ANGÉLIQUE.

470 Mais vous n'y pensez pas. Croyez-vous qu'il vous aime ?

LA COMTESSE.

S'il m'aime, lui ! S'il m'aime ! Ah ! Quel aveuglement !
On a certains attraits, un certain enjouement,
Que personne ne peut me disputer, je pense.

ANGÉLIQUE.

475 Après un si long temps de pleine jouissance,
Vos attraits sont à vous sans contestation.

LA COMTESSE.

Et je puis en user à ma discrétion.

ANGÉLIQUE.

Sans doute. Et je vois bien qu'il n'est pas impossible
Que Valère pour vous ait eu le coeur sensible.
L'or est d'un grand secours pour acheter un coeur ;
480 Ce métal, en amour, est un grand séducteur.

LA COMTESSE.

En vain vous m'insultez avec un tel langage ;
La modération fut toujours mon partage :
Mais ce n'est point par l'or que brillent mes attraits ;

Et jamais, en aimant, je ne fis de faux frais.
485 Mes sentiments, ma soeur, sont différents des vôtres ;
Si je connais l'amour, ce n'est que dans les autres.
J'ai beau m'armer de fier, je vois de toutes parts
Mille coeurs amoureux suivre mes étendards :
Un conseiller de robe, un seigneur de finance,
490 Dorante, le marquis briguent mon alliance ;
Mais si d'un nouveau noeud je veux bien me lier,
Je prétends à Valère offrir un coeur entier.
Je fais profession d'une vertu sévère.

ANGÉLIQUE.

Qui peut vous assurer de l'amour de Valère ?

LA COMTESSE.

495 Qui peut m'en assurer ? Mon mérite, je crois.

ANGÉLIQUE.

D'autres sur lui, ma soeur, auraient les mêmes droits.

LA COMTESSE.

Il n'eut jamais pour vous qu'une estime stérile,
Un petit feu léger, vagabond, volatile.
Quand on veut inspirer une solide amour,
500 Il faut avoir vécu, ma soeur, bien plus d'un jour ;
Avoir un certain poids, une beauté formée
Par l'usage du monde, et des ans confirmée.
Vous n'en êtes pas là.

ANGÉLIQUE.

J'attendrai bien du temps.

NÉRINE.

505 Madame est prévoyante, elle a pris les devants.
Mais on vient.

SCÈNE III.

La Comtesse, Angélique, Nérine, un laquais.

LE LAQUAIS, à la Comtesse.

Le Marquis, Madame, est là qui monte.

LA COMTESSE.

Le Marquis ? Hé ! Non, non ; il n'est pas sur mon compte.

SCÈNE IV.

Le Marquis, La Comtesse, Angélique, Nérine.

Le Marquis, se rajustant, à la Comtesse.

Je suis tout en désordre : un maudit embarras
M'a fait quitter ma chaise à deux ou trois cents pas ;
Et j'y serais encor dans des peines mortelles,
510 Si l'amour, pour vous voir, ne m'eût prêté ses ailes.

LA COMTESSE.

Que monsieur le Marquis est galant sans fadeur !

LE MARQUIS.

Oh ! Point du tout, je suis votre humble serviteur.
Mais, à vous parler net, sans que l'esprit fatigue,
Près du sexe je sais me démêler d'intrigue.

Apercevant Angélique.

515 Ah ! Juste ciel ! Quel est cet admirable objet !

LA COMTESSE.

C'est ma soeur.

LE MARQUIS.

Votre soeur ! Vraiment, c'est fort bien fait.
Je vous sais gré d'avoir une soeur aussi belle ;
On la prendrait, parbleu, pour votre soeur jumelle.

LA COMTESSE.

520 Comme à tout ce qu'il dit il donne un joli tour !
Qu'il est sincère ! On voit qu'il est homme de cour.

LE MARQUIS.

525 Homme de cour, moi ! Non. Ma foi, la cour m'ennuie ;
L'esprit de ce pays n'est qu'en superficie ;
Sitôt que vous voulez un peu l'approfondir,
Vous rencontrez le tuf. J'y pourrais m'agrandir ;
J'ai de l'esprit, du coeur, plus que seigneur de France ;

Je joue, et j'y ferais fort bonne contenance :
Mais je n'y vais jamais que par nécessité,
Et pour y rendre au roi quelque civilité.

NÉRINE.

Il vous est obligé, Monsieur, de tant de peine.

LE MARQUIS.

530 Je n'y suis pas plus tôt, soudain je perds haleine.
Ces fades compliments sur de grands mots montés,
Ces protestations qui sont futilités,
Ces serrements de mains dont on vous estropie,
Ces grands embrassements dont un flatteur vous lie,
535 M'ôtent à tout moment la respiration :
On ne s'y dit bonjour que par convulsion.

ANGELIQUE, au Marquis.

Les dames de la cour sont bien mieux votre affaire ?

LE MARQUIS.

Point. Il faut être au moins gros fermier pour leur plaire :
Leur sottise vanité croit ne pouvoir trop haut
540 À des faveurs de cour mettre un injuste taux.
Moi, j'aime à pourchasser des beautés mitoyennes.
L'hiver, dans un fauteuil, avec des citoyennes,
Les pieds sur les chenets étendus sans façons,
Je pousse la fleurette, et conte mes raisons.
545 Là toute la maison s'offre à me faire fête ;
Valet, filles de chambre, enfants, tout est honnête :
L'époux même discret, quand il entend minuit,
Me laisse avec madame, et va coucher sans bruit.
Voilà comme je vis, quand parfois dans la ville
550 Je veux bien déroger...

NÉRINE.

La manière est facile ;
Et ce commerce-là me paraît assez doux.

Le Marquis, à la Comtesse.

C'est ainsi que je veux en user avec vous.
Je suis tout naturel, et j'aime la franchise :
Ma bouche ne dit rien que mon cœur n'autorise :
555 Et quand de mon amour je vous fais un aveu,
Madame, il est trop vrai que je suis tout en feu.

LA COMTESSE.

Fi donc, petit badin, un peu de retenue ;
Vous me parlez, Marquis, une langue inconnue :
Le mot d'amour me blesse, et me fait trouver mal.

LE MARQUIS.

560 L'effet n'en serait pas peut-être si fatal.

NÉRINE.

Elle veut qu'en détours la chose s'enveloppe ;
Et ce mot dit à cru lui cause une syncope.

ANGÉLIQUE.

Dans la bouche d'un autre il deviendrait plus doux.

LA COMTESSE.

565 Comment ? Qu'est-ce ? Plaît-il ? Parlez ; expliquez-vous.
Parlez donc, parlez donc. Apprenez, je vous prie,
Que mortel, quel qu'il soit, ne me dit de ma vie
Un mot douteux qui pût effleurer mon honneur.

LE MARQUIS.

Croirait-on qu'une veuve aurait tant de pudeur ?

ANGÉLIQUE.

Mais Valère vous aime : et souvent...

LE MARQUIS.

570 Valère ? Un autre ici conjointement soupire !
Ah ! Si je le savais, je lui ferais, morbleu ! ...
Où loge-t-il ?
Qu'est-ce à dire,

NÉRINE.

Ici.

Le Marquis fait semblant de s'en aller et revient.

Nous nous verrons dans peu.

LA COMTESSE.

Mais quel droit avez-vous sur moi ?

LE MARQUIS.

575 Quel droit, ma reine ?
Le droit de bienséance avec celui d'aubaine.
Vous me convenez fort, et je vous conviens mieux.
Sur vous l'on sait assez que je jette les yeux.

LA COMTESSE.

Vous êtes fou, Marquis, de parler de la sorte.

LE MARQUIS.

Je sais ce que je dis, ou le diable m'emporte.

LA COMTESSE.

Sommes-nous donc liés par quelque engagement ?

LE MARQUIS.

580 Non pas autrement... mais...

LA COMTESSE.

Qu'est-ce à dire ? Comment ? ...

Parlez.

LE MARQUIS.

Je ne sais point prendre en main des trompettes,
Pour publier partout les faveurs qu'on m'a faites.

ANGÉLIQUE.

Hé, ma soeur !

NÉRINE.

Des faveurs !

LE MARQUIS.

Suffit, je suis discret ;
Et sais, quand il le faut, oublier un secret.

LA COMTESSE.

585 On ne connaît que trop ma retenue austère.
Il veut rire.

LE MARQUIS.

Ah ! Parbleu, je saurai de Valère
Quel est, en vous aimant, le but de ses désirs,
Et de quel droit il vient chasser sur mes plaisirs.

SCÈNE V.

**Angélique, La Comtesse, Le Marquis, Nérine,
un laquais.**

Le Laquais, rendant un billet au Marquis.

Monsieur, c'est de la part de la grosse comtesse.

Le Marquis, le mettant dans sa poche.

590 Je le lirai tantôt.

Le laquais sort.

SCÈNE VI.

**Angélique, la Comtesse, le Marquis, Nérine,
un second laquais.**

Second Laquais.

Cette jeune duchesse
Vous attend à vingt pas pour vous mener au jeu.

LE MARQUIS.

Qu'elle attende.

Le second laquais sort.

SCÈNE VII.

**Angélique, la Comtesse, le Marquis, Nérine,
un troisième laquais.**

Le Troisième Laquais.

Monsieur...

LE MARQUIS.

Encore ! Ah ! Palsambleu,
Il faut que de la ville enfin je me dérobe.

Le Troisième Laquais.

595 Je viens de voir, Monsieur, cette femme de robe,
Qui dit que cette nuit son mari couche aux champs,
Et que ce soir, sans bruit...

LE MARQUIS.

Il suffit, je t'entends.
Tu prendras ce manteau, fait pour bonne fortune,

De couleur de muraille ; et tantôt, sur la brune,
Va m'attendre en secret où tu fus avant-hier,
600 Là...

Le Troisième Laquais.

Je sais.

Il sort.

SCÈNE VIII.

Angélique, La Comtesse, Le Marquis, Nérine.

LE MARQUIS.

Il faudrait avoir un corps de fer
Pour résister à tout. J'ai de l'ouvrage à faire,
Comme vous le voyez ; mais je m'en veux distraire.

À la Comtesse.

Vous ferez désormais tous mes soins les plus doux.

LA COMTESSE.

Si mon coeur était libre, il pourrait être à vous.

LE MARQUIS.

605 Adieu, charmant objet : à regret je vous quitte.
C'est un pesant fardeau d'avoir un gros mérite.

SCÈNE IX.

La Comtesse, Angélique, Nérine.

NÉRINE, à la Comtesse.

Cet homme-là vous aime épouvantablement.

ANGÉLIQUE, à la Comtesse.

Je ne vous croyais pas un tel engagement.

LA COMTESSE.

Il est vif.

ANGÉLIQUE.

Il vous aime ; et son ardeur est belle.

LA COMTESSE.

610 L'amour qu'il a pour moi lui tourne la cervelle :
Il ne m'a pourtant vue encore que deux fois.

NÉRINE.

Il en a donc bien fait la première...

SCÈNE X.

Valère, La Comtesse, Angélique, Nérine.

NÉRINE.

Voir Valère.

Je crois

LA COMTESSE.

L'amour auprès de moi le guide.

NÉRINE.

Il tremble en approchant.

LA COMTESSE.

J'aime un amant timide,

À Valère.

615 Cela marque un bon fond. Approchez, approchez ;
Ouvrez de votre coeur les sentiments cachés.

À Angélique.

Vous allez voir, ma soeur.

VALÈRE, à la Comtesse.

Ah ! Quel bonheur, Madame,
Que vous me permettiez d'ouvrir toute mon âme ;

À Angélique.

620 Et quel plaisir de dire, en des transports si doux,
Que mon coeur vous adore, et n'adore que vous !

LA COMTESSE.

L'amour le trouble. Eh quoi ! Que faites-vous, Valère ?

VALÈRE.

Ce que vous-même ici m'avez permis de faire.

NÉRINE, à part.

Voici du quiproquo.

VALÈRE, à Angélique.

Que je serais heureux,
S'il vous plaisait encor de recevoir mes voeux !

LA COMTESSE, à Valère.

625 Vous vous méprenez.

VALÈRE, à La Comtesse.

Non. Enfin, belle Angélique,
Entre mon oncle et moi que votre coeur s'explique ;
Le mien est tout à vous, et jamais dans un coeur...

LA COMTESSE.

Angélique !

VALÈRE.

On ne vit une plus noble ardeur.

LA COMTESSE.

Ce n'est donc pas pour moi que votre coeur soupire ?

VALÈRE.

630 Madame, en ce moment je n'ai rien à vous dire.
Regardez votre soeur ; et jugez si ses yeux
Ont laissé dans mon coeur de place à d'autres feux.

LA COMTESSE.

Quoi ! D'aucun feu pour moi votre âme n'est éprise ?

VALÈRE.

Quelques civilités que l'usage autorise...

LA COMTESSE.

635 Comment ?

ANGÉLIQUE.

Il ne faut pas avec sévérité
Exiger des amants trop de sincérité.
Ma soeur, tout doucement avalez la pilule.

LA COMTESSE.

Taisez-vous, s'il vous plaît, petite ridicule.

VALÈRE, à La Comtesse.

640 Vous avez cent vertus, de l'esprit, de l'éclat ;
Vous êtes belle, riche, et...

LA COMTESSE.

Vous êtes un fat.

ANGÉLIQUE.

La modération, qui fut votre partage,
Vous ne la mettez pas, ma soeur, trop en usage.

LA COMTESSE.

Monsieur vaut-il le soin qu'on se mette en courroux ?
C'est un extravagant ; il est tout fait pour vous.

Elle sort.

SCÈNE XI.

Valère, Angélique, Nérine.

NÉRINE, à part.

645 Elle connaît ses gens.

VALÈRE.

Oui, pour vous je soupire,
Et je voudrais avoir cent bouches pour le dire.

NÉRINE, bas à Angélique.

Allons, Madame, allons, ferme ; voici le choc :
Point de faiblesse au moins, ayez un coeur de roc.

ANGÉLIQUE, bas à Nérine.

Ne m'abandonne point.

NÉRINE, bas à Angélique.

Non, non ; laissez-moi faire.

VALÈRE.

650 Mais que me sert, hélas ! Que mon coeur vous préfère ?
Que sert mon amour un si sincère aveu ?
Vous ne m'écoutez point, vous dédaignez mon feu.
De vos beaux yeux pourtant, cruelle, il est l'ouvrage.
Je sais qu'à vos beautés c'est faire un dur outrage
655 De nourrir dans mon coeur des désirs partagés ;
Que la fureur du jeu se mêle où vous régnez :
Mais...

ANGÉLIQUE.

Cette passion est trop forte en votre âme
Pour croire que l'amour d'aucun feu vous enflamme.
Suivez, suivez l'ardeur de vos emportements ;
660 Mon coeur n'en aura point de jaloux sentiments.

NÉRINE, bas à Angélique.

Optimè.

VALÈRE.

Désormais, plein de votre tendresse,

Nulle autre passion n'a rien qui m'intéresse :
Tout ce qui n'est point vous me paraît odieux.

ANGÉLIQUE, d'un ton plus tendre.

Non, ne vous présentez jamais devant mes yeux.

NÉRINE, bas à Angélique.

Vous mollissez.

VALÈRE.

665 Jamais ! Quelle rigueur extrême !
Jamais ! Ah ! Que ce mot est cruel quand on aime !
Hé quoi ! Rien ne pourra fléchir votre courroux ?
Vous voulez donc me voir mourir à vos genoux ?

ANGÉLIQUE.

Je prends peu d'intérêt, Monsieur, à votre vie.

NÉRINE, bas à Angélique.

670 Nous allons bientôt voir jouer la comédie.

VALÈRE.

Ma mort sera l'effet de mon cruel dépit.

NÉRINE, bas à Angélique.

Qu'un amant mort pour nous nous mettrait en crédit !

VALÈRE.

Vous le voulez ? Eh bien ! Il faut vous satisfaire,
Cruelle ! Il faut mourir.

Il veut tirer son épée.

ANGÉLIQUE, l'arrêtant.

Que faites-vous, Valère ?

NÉRINE, bas à Angélique.

675 Eh bien ! Ne voilà pas votre tendre maudit
Qui vous prend à la gorge ! Euh !

ANGÉLIQUE, bas à Nérine.

Tu ne m'as pas dit,
Nérine, qu'il viendrait se percer à ma vue :
Et je tremble de peur quand une épée est nue.

NÉRINE, à part.

680 Que les amants sont sots !

VALÈRE.

Puisqu'un soin généreux
Vous intéresse encore aux jours d'un malheureux,

Non, ce n'est point assez de me rendre la vie ;
Il faut que par l'amour, désarmée, attendrie,
Vous me rendiez encor ce coeur si précieux,
685 Ce coeur sans qui le jour me devient odieux.

ANGÉLIQUE, bas à Nérine.

Nérine, qu'en dis-tu ?

NÉRINE, bas à Angélique.

Je dis qu'en la mêlée
Vous avez moins de coeur qu'une poule mouillée.

VALÈRE.

Madame, au nom des dieux, au nom de vos attraits...

ANGÉLIQUE.

Si vous me promettiez...

VALÈRE.

Oui, je vous le promets,
690 Que la fureur du jeu sortira de mon âme,
Et que j'aurai pour vous la plus ardente flamme...

NÉRINE, à part.

Pour faire des serments il est toujours tout prêt.

ANGÉLIQUE.

Il faut encore, ingrat, vouloir ce qu'il vous plaît.
Oui, je vous rends mon coeur.

VALÈRE, baisant la main d'angélique.

Ah ! Quelle joie extrême !

ANGÉLIQUE.

695 Et pour vous faire voir à quel point je vous aime,
Je joins à ce présent celui de mon portrait.

Elle lui donne son portrait enrichi de diamants.

NÉRINE, à part.

Hélas ! De mes sermons voilà quel est l'effet !

VALÈRE.

Quel excès de faveurs !

ANGÉLIQUE.

Gardez-le, je vous prie.

VALÈRE, le baisant.

Que je le garde, ô ciel ! Le reste de ma vie...
700 Que dis-je ? Je prétends que ce portrait si beau

Soit mis avec moi dans le même tombeau,
Et que même la mort jamais ne nous sépare.

NÉRINE, à part.

Que l'esprit d'une fille est changeant et bizarre !

ANGÉLIQUE.

705 Ne me trompez donc plus, Valère ; et que mon coeur
Ne se repente point de sa facile ardeur.

VALÈRE.

Fiez-vous aux serments de mon âme amoureuse.

NÉRINE, à part.

Ah ! Que voilà pour l'oncle une époque fâcheuse !

SCÈNE XII.

VALÈRE, seul.

710 Est-il dans l'univers de mortel plus heureux ?
Elle me rend son coeur ; elle comble mes voeux,
M'accable de faveurs...

SCÈNE XIII.

Valère, Hector.

HECTOR.

Monsieur, je viens vous dire...

VALÈRE.

Je suis tout transporté. Vois, considère, admire :
Angélique m'a fait ce généreux présent.

HECTOR.

715 Que les brillants sont gros ! Pour être plus content,
Je vous amène encore un lénitif de bourse,
Une usurière.

VALÈRE.

Et qui ?

HECTOR.

Madame La Ressource.

SCÈNE XIV.

Mme La Ressource, Valère, Hector.

VALÈRE, embrassant Madame La Ressource.

Hé ! Bonjour, mon enfant : tu ne peux concevoir
Jusqu'où va dans mon coeur le plaisir de te voir.

Madame LA RESSOURCE.

Je vous suis obligée on ne peut davantage.

HECTOR.

720 Elle est jolie encor. Mais quel sombre équipage !
Vous voilà, sans mentir aussi noire qu'un four.

VALÈRE.

Ne vois-tu pas, Hector, que c'est un deuil de cour ?

Madame LA RESSOURCE.

725 Oh ! Monsieur, point du tout. Je suis une bourgeoise,
Qui sais me mesurer justement à ma toise.
J'en connais bien pourtant, qui ne me valent pas,
Qui se font teindre en noir du haut jusques en bas :
Mais pour moi je n'ai point cette sottie manie ;
Et si mon pauvre époux était encore en vie...

Elle pleure.

VALÈRE.

Quoi ! Monsieur La Ressource est mort ?

Madame LA RESSOURCE.

Subitement.

HECTOR, pleurant.

Subitement ? Hélas ! J'en suis fâché vraiment.

Bas à Valère.

730 Au fait.

VALÈRE.

J'aurais besoin, Madame La Ressource,
De mille écus.

Madame LA RESSOURCE.

Monsieur, disposez de ma bourse.

VALÈRE.

Je fais, bien entendu, mon billet au porteur.

HECTOR.

Et je veux l'endosser.

Madame LA RESSOURCE.

Avec les gens d'honneur
On ne perd jamais rien.

VALÈRE.

Je veux que tu le prennes.
735 Nous faisons ici bas des routes incertaines ;
Je pourrais bien mourir. Ce maraud m'avait dit
Que sur des gages sûrs tu prêtais à crédit.

Madame LA RESSOURCE.

Sur des gages, Monsieur ? C'est une médisance ;
Je sais que ce serait blesser ma conscience.
740 Pour des nantissements qui valent bien leur prix,
De la vieille vaisselle au poinçon de Paris,
Des diamants usés, et qu'on ne saurait vendre,
Sans risquer mon honneur, je crois que j'en puis prendre.

VALÈRE.

Je n'ai pour te donner, vaisselle ni bijoux.

HECTOR.

745 Oh ! Parbleu, nous marchons sans crainte des filous.

Madame LA RESSOURCE.

Eh bien ! Nous attendrons, Monsieur, qu'il vous en vienne.

VALÈRE.

Compte, ma pauvre enfant, que ma mort est certaine,
Si je n'ai dans ce jour mille écus.

Madame LA RESSOURCE.

Ah ! Monsieur !
Je voudrais les avoir ; ce serait de grand coeur.

VALÈRE.

750 Ma charmante, mon coeur, ma reine, mon aimable,
Ma belle, ma mignonne, et ma tout adorable.

HECTOR, à genoux.

Par pitié.

Madame LA RESSOURCE.

Je ne puis.

HECTOR.

Ah ! Que nous sommes fous !
Tous ces gens-là, Monsieur, ont des coeurs de cailloux ;
Sans des nantissements il ne faut rien prétendre.

VALÈRE.

755 Dis-moi donc, si tu veux, où je les pourrai prendre.

HECTOR.

Attendez... mais comment, avec un coeur d'airain,
Refuser un billet endossé de ma main ?

VALÈRE.

Mais vois donc.

HECTOR.

Laissez-moi ; je cherche en ma boutique.

VALÈRE, bas à Hector.

760 Écoute... nous avons le portrait d'Angélique.
Dans le temps difficile il faut un peu s'aider.

HECTOR, bas à Valère.

Ah ! Que dites-vous là ? Vous devez le garder.

VALÈRE, bas à Hector.

D'accord : honnêtement je ne puis m'en défaire.

Madame LA RESSOURCE.

Adieu. Quelque autre fois nous finirons l'affaire.

VALÈRE, à Madame La Ressource.

Attendez donc.

Bas à Hector.

765 N'ayant pas son portrait, l'en aimerai-je moins ?
Tu sais jusqu'où vont mes besoins.

HECTOR, bas à Valère.

Fort bien. Mais voulez-vous que cette perfidie ?...

VALÈRE, bas à Hector.

Il est vrai. J'ai tantôt cette grosse partie
De ces joueurs en fonds qui doivent s'assembler.

Madame LA RESSOURCE.

Adieu.

VALÈRE, à Madame La Ressource.

Demeurez donc : où voulez-vous aller ?

Bas à Hector.

770 Je ferai de l'argent ; ou celui de mon père,
Quoi qu'il puisse arriver, nous tirera d'affaire.

HECTOR, bas à Valère.

Que peut dire Angélique alors qu'elle apprendra
Que de son cher portrait ? ...

VALÈRE, bas à Hector.

Et qui le lui dira ?
Dans une heure au plus tard nous irons le reprendre.

HECTOR, bas à Valère.

775 Dans une heure ?

VALÈRE, bas à Hector.

Oui, vraiment.

HECTOR, bas à Valère.

Je commence à me rendre.

VALÈRE, bas à Hector.

Je me mettrai en gage en mon besoin urgent.

HECTOR, bas à Valère, le considérant.

Sur cette nippe-là vous auriez peu d'argent.

VALÈRE, bas à Hector.

On ne perd pas toujours, je gagnerai sans doute.

HECTOR, bas à Valère.

780 Votre raisonnement met le mien en déroute.
Je sais que ce micmac ne vaut rien dans le fond.

VALÈRE, bas à Hector.

Je m'en tirerai bien, Hector, je t'en réponds.

À Madame La Ressource, montrant le portrait d'Angélique.

Peut-on, sur ce bijou, sans trop de complaisance ?...

Madame LA RESSOURCE.

Oui, je puis maintenant prêter en conscience ;
Je vois des diamants qui répondent du prêt,
785 Et qui peuvent porter un modeste intérêt.
Voilà les mille écus comptés dans cette bourse.

VALÈRE.

Je vous suis obligé, Madame La Ressource.
Au moins, ne manquez pas de revenir tantôt :
Je prétends retirer mon portrait au plus tôt.

Madame LA RESSOURCE.

790 Volontiers. Nous aimons à changer de la sorte.
Plus notre argent fatigue, et plus il nous rapporte.
Adieu, messieurs. Je suis tout à vous à ce prix.

Elle sort.

HECTOR, à Madame La Ressource.

Adieu, juif, le plus juif qui soit dans tout Paris.

SCÈNE XV.

Valère, Hector.

HECTOR.

Vous faites là, Monsieur, une action inique.

VALÈRE.

795 Aux maux désespérés il faut de l'émétique :
Et cet argent, offert par les mains de l'amour,
Me dit que la fortune est pour moi dans ce jour.

ACTE III

SCÈNE I.

Dorante, Nérine.

DORANTE.

Quel est donc le sujet pourquoi ton coeur soupire ?

NÉRINE.

Nous n'avons pas, Monsieur, tous deux, sujet de rire.

DORANTE.

800 Dis-moi donc, si tu veux, le sujet de tes pleurs.

NÉRINE.

Il faut aller, Monsieur, chercher fortune ailleurs.

DORANTE.

Chercher fortune ailleurs ! As-tu fait quelque pièce
Qui t'aurait fait sitôt chasser de ta maîtresse ?

NÉRINE, pleurant plus fort.

805 Non : c'est de votre sort dont j'ai compassion ;
Et c'est à vous d'aller chercher condition.

DORANTE.

Que dis-tu ?

NÉRINE.

Qu'Angélique est une âme légère,
Et s'est mieux que jamais rengagée à Valère.

DORANTE.

810 Quoique pour mon amour ce coup soit assommant,
Je ne suis point surpris d'un pareil changement.
Je sais que cet amant tout entière l'occupe :
De ses ardeurs pour moi je ne suis point la dupe ;
Et lorsque de ses feux je sens quelque retour,
Je dois tout au dépit, et rien à son amour.
Je ne veux point, Nérine, éclater en injures,

815 Ni rappeler ici ses serments, ses parjures :
Ainsi que mon amour, je calme mon courroux.

NÉRINE.

Si vous saviez, Monsieur, ce que j'ai fait pour vous !

DORANTE.

Tiens, reçois cette bague, et dis à ta maîtresse
Que, malgré ses dédains, elle aura ma tendresse,
820 Et que la voir heureuse est mon plus grand bonheur.

NÉRINE, prenant la bague en pleurant.

Ah ! Ah ! Je n'en puis plus ; vous me fendez le coeur.

SCÈNE II.

Géronte, Hector, Dorante, Nérine.

HECTOR, à Géronte.

Oui, monsieur, Angélique épousera Valère ;
Ils ont signé la paix.

GÉRONTE, à Hector.

Tant mieux.

À Dorante.

Bonjour, mon frère.
Qu'est-ce ? Eh bien ! Qu'avez-vous ? Vous êtes tout changé !
825 Allons, gai. Vous a-t-on donné votre congé ?

DORANTE.

Vous êtes bien instruit des chagrins qu'on me donne !
On ne me verra point violenter personne ;
Et quand je perds un coeur qui cherche à s'éloigner,
Mon frère, je prétends moins perdre que gagner.

GÉRONTE.

830 Voilà les sentiments d'un héros de Cassandre.
Entre nous, vous aviez fort grand tort de prétendre
Que sur votre neveu vous pussiez l'emporter.

DORANTE.

Non ; je ne sus jamais jusque-là me flatter.
La jeunesse toujours eut des droits sur les belles ;
835 L'amour est un enfant qui badine avec elles :
Et quand, à certain âge, on veut se faire aimer,
C'est un soin indiscret qu'on devrait réprimer.

GÉRONTE.

Je suis, en vérité, ravi de vous entendre ;
Et vous prenez la chose ainsi qu'il la faut prendre.

NÉRINE.

840 Si l'on m'en avait cru, tout n'en irait que mieux.

DORANTE.

Ma présence est assez inutile en ces lieux.
Je vais de mon amour tâcher à me défaire.

Il sort.

GÉRONTE.

Allez, consolez-vous ; c'est fort bien fait, mon frère.
Adieu.

SCÈNE III.

Géronte, Nérine, Hector.

GÉRONTE.

Le pauvre enfant ! Son sort me fait pitié.

NÉRINE, s'en allant.

845 J'en ai le coeur saisi.

HECTOR.

Moi, j'en pleure à moitié.
Le pauvre homme !

SCÈNE IV.

Géronte, Hector.

HECTOR, tirant un papier roulé avec plusieurs autres papiers.

Voilà, Monsieur, un petit rôle
Des dettes de mon maître. Il vous tient sa parole,
Comme vous le voyez, et croit qu'en tout ceci
Vous voudrez bien, Monsieur, tenir la vôtre aussi.

GÉRONTE.

850 Ça, voyons, expédie au plus tôt ton affaire.

HECTOR.

J'aurai fait en deux mots. L'honnête homme de père !
Ah ! Qu'à notre secours à propos vous venez !
Encore un jour plus tard, nous étions ruinés.

GÉRONTE.

Je le crois.

HECTOR.

N'allez pas sur les points vous débattre ;
855 Foi d'honnête garçon, je n'en puis rien rabattre :
Les choses sont, Monsieur, tout au plus juste prix ;
De plus je vous promets que je n'ai rien omis.

GÉRONTE.

Finis donc.

HECTOR.

Il faut bien se mettre sur ses gardes.
"Mémoire juste et bref de nos dettes criardes,
860 Que Mathurin Géronte aurait tantôt promis,
Et promet maintenant de payer pour son fils."

GÉRONTE.

Que je les paie ou non, ce n'est pas ton affaire.
Lis toujours.

HECTOR.

C'est, Monsieur, ce que je m'en vais faire.
"Item, doit à Richard cinq cents livres dix sous,
865 Pour gages de cinq ans, frais, mises, loyaux-coûts."

GÉRONTE.

Quel est ce Richard ?

HECTOR.

Moi, fort à votre service.
Ce nom n'étant point fait du tout à la propice
D'un valet de joueur ; mon maître de nouveau
M'a mis celui d'Hector, du valet de carreau.

GÉRONTE.

870 Le beau nom ! Il devait appeler Angélique
Pallas, du nom connu de la dame de pique.

HECTOR.

"Secondement, il doit à Jérémie Aaron,
Usurier de métier, juif de religion... "

GÉRONTE.

875 Tout beau, n'embrouillons point, s'il vous plaît, les affaires ;
Je ne veux point payer les dettes usuraires.

HECTOR.

Eh bien ! Soit. "Plus, il doit à maints particuliers,
Ou quidams, dont les noms, qualités et métiers
Sont déduits plus au long avec les parties,
Ès assignations dont je tiens les copies,
880 Dont tous lesdits quidams, ou du moins peu s'en faut,
Ont obtenu déjà sentence par défaut,
La somme de dix mille une livre, une obole,
Pour l'avoir, sans relâche, un an, sur sa parole,
Habillé, voituré, coiffé, chaussé, ganté,
885 Alimenté, rasé, désaltéré, porté."

GÉRONTE, faisant sauter les papiers que tient

Hector. .

Désaltéré, porté ! Que le diable t'emporte,
Et ton maudit mémoire écrit de telle sorte.

HECTOR, après avoir ramassé les papiers.

Si vous ne m'en croyez, demain, pour vous trouver,
J'enverrai les quidams tous à votre lever.

GÉRONTE.

890 La belle cour !

HECTOR.

"De plus, à Margot De La Plante,
Personne de ses droits usante et jouissante,
Est dû loyalement deux cent cinquante écus
Pour ses appointements de deux quartiers échus."

GÉRONTE.

Quelle est cette Margot ?

HECTOR.

Monsieur... c'est une fille...
895 Chez laquelle mon maître... elle est vraiment gentille.

GÉRONTE.

Deux cent cinquante écus !

HECTOR.

Ce n'est, ma foi, pas cher :
Demandez ; c'est, Monsieur, un prix fait en hiver.

GÉRONTE.

Et tu prétends, bourreau ? ...

HECTOR, tournant le rôle.

Monsieur, point d'invectives.
Voici le contenu de nos dettes actives :

900 Et vous allez bien voir que le compte suivant,
Payé fidèlement, se monte à presque autant.

GÉRONTE.

Voyons.

HECTOR.

"Premièrement, Isaac De La Serre... "
Il est connu de vous.

GÉRONTE.

Et de toute la terre :
C'est ce négociant, ce banquier si fameux.

HECTOR.

905 Nous ne vous donnons pas de ces effets véreux ;
Cela sent comme baume. Or donc ce De La Serre,
Si bien connu de vous et de toute la terre,
Ne nous doit rien.

GÉRONTE.

Comment !

HECTOR.

Mais un de ses parents,
Mort aux champs de Fleurus, nous doit dix mille francs.

GÉRONTE.

910 Voilà certainement un effet fort bizarre !

HECTOR.

Oh ! S'il n'était pas mort, c'était de l'or en barre.
"Plus, à mon maître est dû, du chevalier Fijac,
Les droits hypothéqués sur un tour de trictrac."

GÉRONTE.

Que dis-tu ?

HECTOR.

La partie est de deux cents pistoles ;
915 C'est une dupe ; il fait en un tour vingt écoles :
Il ne faut plus qu'un coup.

GÉRONTE, lui donnant un soufflet.

Tiens, maraud, le voilà,
Pour m'offrir un mémoire égal à celui-là.
Va porter cet argent à celui qui t'envoie.

HECTOR.

Il ne voudra jamais prendre cette monnaie.

GÉRONTE.

920 Impertinent maraud ! Va, je t'apprendrai bien
Avec ton trictrac...

HECTOR.

Il a dix trous à rien.

SCÈNE V.

HECTOR, seul.

Sa main est à frapper, non à donner, légère ;
Et mon maître a bien fait de faire ailleurs affaire.

SCÈNE VI.

Valère, Hector.

Valère entre en comptant beaucoup d'argent dans son chapeau.

HECTOR, à part.

925 Mais le voici qui vient poussé d'un heureux vent :
Il a les yeux sereins et l'accueil avenant.

Haut.

Par votre ordre, Monsieur, j'ai vu Monsieur Géronte,
Qui de notre mémoire a fait fort peu de compte :
Sa monnaie est frappée avec un vilain coin ;
Et de pareil argent nous n'avons pas besoin.
930 J'ai vu, chemin faisant, aussi Monsieur Dorante :
Morbleu ! Qu'il est fâché !

VALÈRE, comptant toujours.

Mille deux cent cinquante.

HECTOR, à part.

La flotte est arrivée avec les galions ;
Cela va diablement hausser nos actions.

Haut.

935 J'ai vu pareillement, par votre ordre, Angélique ;
Elle m'a dit...

VALÈRE, frappant du pied.

Morbleu ! Ce dernier coup me pique ;
Sans les cruels revers de deux coups inouis,
J'aurais encor gagné plus de deux cents louis.

HECTOR.

Cette fille, Monsieur, de votre amour est folle.

VALÈRE, à part.

Damon m'en doit encor deux cents sur sa parole.

HECTOR, le tirant par la manche.

940 Monsieur, écoutez-moi ; calmez un peu vos sens ;
Je parle d'Angélique, et depuis fort longtemps.

VALÈRE, avec distraction.

Ah ! D'Angélique ? Eh bien ! Comment suis-je avec elle ?

HECTOR.

On n'y peut être mieux. Ah ! Monsieur, qu'elle est belle !
Et que j'ai de plaisir à vous voir raccroché !

VALÈRE, avec distraction.

945 À te dire le vrai, je n'en suis pas fâché.

HECTOR.

Comment ! Quelle froideur s'empare de votre âme !
Quelle glace ! Tantôt vous étiez tout de flamme.
Ai-je tort quand je dis que l'argent de retour
Vous fait faire toujours banqueroute à l'amour ?
950 Vous vous sentez en fonds, ergo plus de maîtresse.

VALÈRE.

Ah ! Juge mieux, Hector, de l'amour qui me presse.
J'aime autant que jamais ; mais sur ma passion
J'ai fait, en te quittant, quelque réflexion.
Je ne suis point du tout né pour le mariage.
955 Des parents, des enfants, une femme, un ménage,
Tout cela me fait peur. J'aime la liberté.

HECTOR.

Et le libertinage.

VALÈRE.

Hector, en vérité,
Il n'est point dans le monde un état plus aimable
Que celui d'un joueur : sa vie est agréable ;
960 Ses jours sont enchaînés par des plaisirs nouveaux ;
Comédie, opéra, bonne chère, cadeaux :
Il traîne en tous les lieux la joie et l'abondance :
On voit régner sur lui l'air de magnificence ;
Tabatières, bijoux : sa poche est un trésor :
965 Sous ses heureuses mains le cuivre devient or.

HECTOR.

Et l'or devient à rien.

VALÈRE.

Chaque jour mille belles
Lui font la cour par lettre, et l'invitent chez elles :
La porte, à son aspect, s'ouvre à deux grands battants.
Là, vous trouvez toujours des gens divertissants ;
970 Des femmes qui jamais n'ont pu fermer la bouche,
Et qui sur le prochain vous tirent à cartouche ;
Des oisifs de métier, et qui toujours sur eux
Portent de tout Paris le lardon scandaleux ;
Des Lucrèces du temps, là, de ces filles veuves,
975 Qui veulent imposer et se donner pour neuves ;
De vieux seigneurs toujours prêts à vous cajoler ;
Des plaisants qui font rire avant que de parler.
Plus agréablement peut-on passer la vie ?

HECTOR.

D'accord. Mais quand on perd, tout cela vous ennuie.

VALÈRE.

980 Le jeu rassemble tout ; il unit à la fois
Le turbulent Marquis, le paisible bourgeois.
La femme du banquier, dorée et triomphante,
Coupe orgueilleusement la duchesse indigente.
Là, sans distinction, on voit aller de pair
985 Le laquais d'un commis avec un duc et pair ;
Et quoi qu'un sort jaloux nous ait fait d'injustices,
De sa naissance ainsi l'on venge les caprices.

HECTOR.

À ce qu'on peut juger de ce discours charmant,
Vous voilà donc en grâce avec l'argent comptant.
990 Tant mieux. Pour se conduire en bonne politique,
Il faudrait retirer le portrait d'Angélique.

VALÈRE.

Nous verrons.

HECTOR.

Vous savez...

VALÈRE.

Je dois jouer tantôt.

HECTOR.

Tirez-en mille écus.

VALÈRE.

Oh ! Non, c'est un dépôt...

HECTOR.

995 Pour mettre quelque chose à l'abri des orages,
S'il vous plaisait du moins de me payer mes gages.

VALÈRE.

Quoi ! Je te dois ?

HECTOR.

Depuis que je suis avec vous,
Je n'ai pas, en cinq ans, encor reçu cinq sous.

VALÈRE.

Mon père te paiera ; l'article est au mémoire.

HECTOR.

1000 Votre père ? Ah ! Monsieur, c'est une mer à boire.
Son argent n'a point cours, quoiqu'il soit bien de poids.

VALÈRE.

Va, j'examinerai ton compte une autre fois.
J'entends venir quelqu'un.

HECTOR.

Je vois votre sellière.
Elle a flairé l'argent.

VALÈRE, mettant promptement son argent dans sa poche.

Il faut nous en défaire.

HECTOR.

Et Monsieur Galonier, votre honnête tailleur.

VALÈRE.

1005 Quel contre-temps !

SCÈNE VII.

Mme Adam, M. Galonier, Valère, Hector.

VALÈRE.

Je suis votre humble serviteur.
Bonjour, Madame Adam. Quelle joie est la mienne !
Vous voir ! C'est du plus loin, parbleu, qu'il me souvienne.

Madame ADAM.

Je viens pourtant ici souvent faire ma cour ;
Mais vous jouez la nuit, et vous dormez le jour.

VALÈRE.

1010 C'est pour cette calèche à velours à ramage ?

Madame ADAM.

Oui, s'il vous plaît.

VALÈRE.

Je suis fort content de l'ouvrage ;
Il faut vous la payer...

Bas à Hector.

Songe par quel moyen
Tu pourras me tirer de ce triste entretien.

Haut.

Vous, Monsieur Galonier, quel sujet vous amène ?

Monsieur GALONIER.

1015 Je viens vous demander...

HECTOR, à M. Galonier.

Vous prenez trop de peine.

Monsieur GALONIER, à Valère.

Vous...

HECTOR, à M. Galonier.

Vous faites toujours mes habits trop étroits.

Monsieur GALONIER, à Valère.

Si...

HECTOR, à M. Galonier.

Ma culotte s'use en deux ou trois endroits.

Monsieur GALONIER, à Valère.

Je...

HECTOR, à M. Galonier.

Vous cousez si mal...

Madame ADAM.

Nous marions ma fille.

VALÈRE.

1020 Quoi ! Vous la mariez ? Elle est vive et gentille ;
Et son époux futur doit en être content.

Madame ADAM.

Nous aurions grand besoin d'un peu d'argent comptant.

VALÈRE.

Je veux, Madame Adam, mourir à votre vue,
Si j'ai...

Madame ADAM.

Depuis longtemps cette somme m'est due.

VALÈRE.

1025 Que je sois en maraud, déshonoré cent fois,
Si l'on m'a vu toucher un sou depuis six mois !

HECTOR.

Oui, nous avons tous deux, par pitié profonde,
Fait voeu de pauvreté : nous renonçons au monde.

Monsieur GALONIER.

1030 Que votre coeur pour moi se laisse un peu toucher !
Notre femme est, Monsieur, sur le point d'accoucher.
Donnez-moi cent écus sur et tant moins des dettes.

HECTOR, à M. Galonier.

Et de quoi diable aussi, du métier dont vous êtes,
Vous avisez-vous là de faire des enfants ?
Faites-moi des habits.

Monsieur GALONIER.

Seulement deux cents francs.

VALÈRE.

1035 Et mais... si j'en avais... comptez que dans la vie
Personne de payer n'eut jamais tant d'envie.
Demandez...

HECTOR.

S'il avait quelques deniers comptants,
Ne me paierait-il pas mes gages de cinq ans ?
Votre dette n'est pas meilleure que la mienne.

Madame ADAM.

Mais quand faudra-t-il donc, Monsieur, que je revienne ?

VALÈRE.

1040 Mais... quand il vous plaira... dès demain ; que sait-on ?

HECTOR.

Je vous avertirai quand il y fera bon.

Monsieur GALONIER.

Pour moi, je ne sors point d'ici qu'on ne m'en chasse.

HECTOR, à part.

Non, je ne vis jamais d'animal si tenace.

VALÈRE.

1045 Écoutez, je vous dis un secret qui, je crois,
Vous plaira dans la suite autant et plus qu'à moi.
Je vais me marier tout-à-fait : et mon père
Avec mes créanciers doit me tirer d'affaire.

HECTOR.

Pour le coup...

Madame ADAM.

Il me faut de l'argent cependant.

HECTOR.

1050 Cette raison vaut mieux que de l'argent comptant.
Montrez-nous les talons.

Monsieur GALONIER.

Monsieur, ce mariage
Se fera-t-il bientôt ?

HECTOR.

Tout au plus tôt. J'enrage.

Madame ADAM.

Sera-ce dans ce jour ?

HECTOR.

Nous l'espérons. Adieu.

Sortez. Nous attendons la future en ce lieu :
Si l'on vous trouve ici, vous gâterez l'affaire.

Madame ADAM.

1055 Vous me promettez donc ? ...

HECTOR.

Allez, laissez-moi faire.

Madame ADAM et Monsieur GALONIER, ensemble.

Mais, monsieur...

HECTOR, les mettant dehors.

Que de bruit ! Oh ! Parbleu, détalez.

SCÈNE VIII.

Valère, Hector.

HECTOR, riant.

Voilà des créanciers assez bien régalés.
Vous devriez pourtant, en fonds comme vous êtes...

VALÈRE.

Rien ne porte malheur comme payer ses dettes.

HECTOR.

1060 Ah ! Je ne dois donc plus m'étonner désormais
Si tant d'honnêtes gens ne les payent jamais.

SCÈNE IX.

Le Marquis, Valère, Hector, trois laquais.

HECTOR.

Mais voici le Marquis, ce héros de tendresse.

VALÈRE.

C'est là le soupirant ?

HECTOR.

Oui, de notre comtesse.

LE MARQUIS, vers la coulisse.

1065 Que ma chaise se tienne à deux cents pas d'ici.
Et vous, mes trois laquais, éloignez-vous aussi :
Je suis incognito .

Les laquais sortent.

SCÈNE X.

Le Marquis, Valère, Hector.

HECTOR, à Valère.

Que prétend-il donc faire ?

LE MARQUIS, à Valère.

N'est-ce pas vous, Monsieur, qui vous nommez Valère ?

VALÈRE.

Oui, monsieur ; c'est ainsi qu'on m'a toujours nommé.

LE MARQUIS.

Jusques au fond du coeur j'en suis, parbleu, charmé.
1070 Faites que ce valet à l'écart se retire.

VALÈRE, à Hector.

Va-t'en.

HECTOR.

Monsieur...

VALÈRE.

Va-t'en : faut-il te le redire ?

SCÈNE XI.

Le Marquis, Valère.

LE MARQUIS.

Savez-vous qui je suis ?

VALÈRE.

Je n'ai pas cet honneur.

LE MARQUIS, à part.

Courage ; allons, Marquis, montre de la vigueur : il craint.

Haut.

Je suis pourtant fort connu dans la ville ;
1075 Et, si vous l'ignorez, sachez que je faufile
Avec ducs, archiducs, princes, seigneurs, Marquis,
Et tout ce que la cour offre de plus exquis ;
Petits-maîtres de robe à courte et longue queue.
J'évente les beautés et leur plais d'une lieue.
1080 Je m'érige aux repas en maître architriclin ;
Je suis le chansonnier et l'âme du festin.
Je suis parfait en tout. Ma valeur est connue ;

Je ne me bats jamais qu'aussitôt je ne tue :
De cent jolis combats je me suis démêlé ;
1085 J'ai la botte trompeuse et le jeu très brouillé.
Mes aïeux sont connus ; ma race est ancienne ;
Mon trisaïeul était vice-bailli du Maine.
J'ai le vol du chapon : ainsi, dès le berceau,
Vous voyez que je suis gentilhomme manceau.

VALÈRE.

1090 On le voit à votre air.

LE MARQUIS.

J'ai, sur certaine femme
Jeté, sans y songer, quelque amoureuse flamme.
J'ai trouvé la matière assez sèche de soi ;
Mais la belle est tombée amoureuse de moi.
Vous le croyez sans peine : on est fait d'un modèle,
1095 À prétendre hypothèque, à fort bon droit, sur elle ;
Et vouloir faire obstacle à de telles amours,
C'est prétendre arrêter un torrent dans son cours.

VALÈRE.

Je ne crois pas, Monsieur, qu'on fût si téméraire.

LE MARQUIS.

On m'assure pourtant que vous le voulez faire.

VALÈRE.

1100 Moi ?

LE MARQUIS.

Que, sans respecter ni rang, ni qualité,
Vous nourrissez dans l'âme une velléité
De me barrer son coeur.

VALÈRE.

C'est pure médisance ;
Je sais ce qu'entre nous le sort mit de distance.

LE MARQUIS, bas.

Il tremble.

Haut.

1105 Savez-vous, Monsieur du lansquenet,
Que j'ai de quoi rabattre ici votre caquet ?

VALÈRE.

Je le sais.

LE MARQUIS.

Vous croyez, en votre humeur caustique,
En agir avec moi comme avec l'as de pique.

VALÈRE.

Moi, monsieur ?

LE MARQUIS, bas.

Il me craint.

Haut.

Vous faites le plongeon,
Petit noble à nasarde, enté sur sauvageon.

Valère enfonce son chapeau.

Bas.

1110 Je crois qu'il a du coeur.

Haut.

Je retiens ma colère :

Mais...

VALÈRE, mettant la main sur son épée.

Vous le voulez donc ? Il faut vous satisfaire.

LE MARQUIS.

Bon ! Bon ! Je ris.

VALÈRE.

Vos ris ne sont point de mon goût,
Et vos airs insolents ne plaisent point du tout.
Vous êtes un faquin.

LE MARQUIS.

Cela vous plaît à dire.

VALÈRE.

1115 Un fat, un malheureux.

LE MARQUIS.

Monsieur, vous voulez rire.

VALÈRE, mettant l'épée à la main.

Il faut voir sur-le-champ si les vice-baillis
Sont si francs du collier que vous l'avez promis.

LE MARQUIS.

Mais faut-il nous brouiller pour un sot point de gloire ?

VALÈRE.

Oh ! Le vin est tiré, monsieur ; il le faut boire.

LE MARQUIS, criant.

1120 Ah ! Ah ! Je suis blessé.

SCÈNE XII.

Le Marquis, Valère, Hector.

HECTOR, acourant.

Quels desseins emportés ? ...

LE MARQUIS, mettant l'épée à la main.

Ah ! C'est trop endurer.

HECTOR, au Marquis.

Ah ! Monsieur, arrêtez.

LE MARQUIS, à Hector.

Laissez-moi donc.

HECTOR, au Marquis.

Tout beau !

VALÈRE, à Hector.

Cesse de le contraindre :

Va, c'est un malheureux qui n'est pas bien à craindre.

HECTOR, au Marquis.

Quel sujet ? ...

LE MARQUIS, fièrement à Hector.

Votre maître a certains petits airs...

Valère s'approche du Marquis. Le Marquis effrayé, dit doucement.

1125 Et prend mal à propos les choses de travers.
On vient civilement pour s'éclaircir d'un doute,
Et monsieur prend la chèvre ; il met tout en déroute,
Fait le petit mutin. Oh ! Cela n'est pas bien.

HECTOR, au Marquis.

Mais encor quel sujet ?

LE MARQUIS, à Hector.

Quel sujet ? Moins que rien.

1130 L'amour de la Comtesse auprès de lui m'appelle...

HECTOR, au Marquis.

Ah ! Diable, c'est avoir une vieille querelle.

Quoi ! Vous osez, monsieur, d'un coeur ambitieux,
Sur notre patrimoine ainsi jeter les yeux !
Attaquer la Comtesse, et nous le dire encore !

LE MARQUIS, à Hector.

1135 Bon ! Je ne l'aime pas ; c'est elle qui m'adore.

VALÈRE, au Marquis.

Oh ! Vous pouvez l'aimer autant qu'il vous plaira ;
C'est un bien que jamais on ne vous enverra :
Vous êtes en effet un amant digne d'elle :
Je vous cède les droits que j'ai sur cette belle.

HECTOR.

1140 Oui, les droits sur le coeur ; mais sur la bourse,
Non.

**LE MARQUIS, à part, mettant son épée dans le
fourreau.**

Je le savais bien, moi, que j'en aurais raison ;
Et voilà comme il faut se tirer d'une affaire.

HECTOR, au Marquis.

N'auriez-vous point besoin d'un peu d'eau vulnérable ?

LE MARQUIS, à Valère.

1145 Je suis ravi de voir que vous ayez du coeur,
Et que le tout se soit passé dans la douceur.
Serviteur. Vous et moi, nous en valons deux autres.
Je suis de vos amis.

VALÈRE.

Je ne suis pas des vôtres.

SCÈNE XIII.

Valère, Hector.

VALÈRE.

Voilà donc ce Marquis, cet homme dangereux ?

HECTOR.

Oui, monsieur, le voilà.

VALÈRE.

C'est un grand malheureux.

1150 Je crains que mes joueurs ne soient sortis du gîte ;
Ils ont trop attendu ; j'y retourne au plus vite.
J'ai dans le coeur, Hector, un bon pressentiment ;
Et je dois aujourd'hui gagner, assurément.

HECTOR.

1155 Votre coeur est, Monsieur, toujours insatiable.
Ces inspirations viennent souvent du diable ;
Je vous en avertis, c'est un futé matois.

VALÈRE.

Elles m'ont réussi déjà plus d'une fois.

HECTOR.

Tant va la cruche à l'eau...

VALÈRE.

Paix ! Tu veux contredire :

À mon âge, crois-tu m'apprendre à me conduire ?

HECTOR.

1160 Vous ne me parlez point, Monsieur, de votre amour.

VALÈRE.

Non.

SCÈNE XIV.

HECTOR, seul.

Il m'en parlera peut-être à son retour.

ACTE IV

SCÈNE I.

Angélique, Nérine.

NÉRINE.

En vain vous m'opposez une indigne tendresse,
Je n'ai vu de mes jours avoir tant de mollesse.
Je ne puis sur ce point m'accorder avec vous.
1165 Valère n'est point fait pour être votre époux ;
Il ressent pour le jeu des fureurs nonpareilles,
Et cet homme perdra quelque jour ses oreilles.

ANGÉLIQUE.

Le temps le guérira de cet aveuglement.

NÉRINE.

Le temps augmente encore un tel attachement.

ANGÉLIQUE.

1170 Ne combats plus, Nérine, une ardeur qui m'enchanté ;
Tu prendrais pour l'éteindre une peine impuissante.
Il est des noeuds formés sous des astres malins,
Qu'on chérit malgré soi. Je cède à mes destins.
La raison, les conseils ne peuvent m'en distraire,
1175 Je vois le bon parti ; mais je prends le contraire.

NÉRINE.

Eh bien ! Madame, soit ; contentez votre ardeur,
J'y consens. Acceptez pour époux un joueur,
Qui, pour porter au jeu son tribut volontaire,
Vous laissera manquer même du nécessaire,
1180 Toujours triste ou fougueux, pestant contre le jeu,
Ou d'avoir perdu trop, ou bien gagné trop peu.
Quel charme qu'un époux qui, flattant sa manie,
Fait vingt mauvais marchés tous les jours de sa vie ;
Prend pour argent comptant, d'un usurier fripon,
1185 Des singes, des pavés, un chantier, du charbon ;
Qu'on voit à chaque instant prêt à faire querelle
Aux bijoux de sa femme, ou bien à sa vaisselle,
Qui va, revient, retourne, et s'use à voyager
Chez l'usurier, bien plus qu'à donner à manger,

1190 Quand, après quelque temps, d'intérêts surchargée,
Il la laisse où d'abord elle fut engagée,
Et prend, pour remplacer ses meubles écartés,
Des diamants du temple, et des plats argentés ;
Tant que, dans sa fureur n'ayant plus rien à vendre,
1195 Empruntant tous les jours, et ne pouvant plus rendre,
Sa femme signe enfin, et voit en moins d'un an,
Ses terres en décret, et son lit à l'encan !

ANGÉLIQUE.

Je ne veux point ici m'affliger par avance ;
L'évènement souvent confond la prévoyance.
1200 Il quittera le jeu.

NÉRINE.

Quiconque aime, aimera ;
Et quiconque a joué, toujours joue, et jouera.
Quelque docteur l'a dit, ce n'est point menterie.
Et, si vous le voulez, contre vous je parie
Tout ce que je possède, et mes gages d'un an,
1205 Qu'à l'heure que je parle il est dans un brelan.

SCÈNE II.

Angélique, Nérine, Hector.

NÉRINE.

Nous le saurons d'hector qu'ici je vois paroître.

ANGÉLIQUE, à Hector.

Te voilà bien soufflant. En quels lieux est ton maître ?

HECTOR, embarrassé.

En quelque lieu qu'il soit, je répons de son coeur ;
Il sent toujours pour vous la plus sincère ardeur.

NÉRINE.

1210 Ce n'est point là, maraud, ce que l'on te demande.

HECTOR, voulant s'échapper.

Maraud ! Je vois qu'ici je suis de contrebande.

NÉRINE.

Non, demeure un moment.

HECTOR.

Le temps me presse. Adieu.

NÉRINE.

Tout doux ! N'est-il pas vrai qu'il est en quelque lieu
Où, courant le hasard...

HECTOR.

Parlez mieux, je vous prie.
1215 Mon maître n'a hanté de tels lieux de sa vie.

ANGÉLIQUE, à Hector.

Tiens, voilà dix louis. Ne me mens pas ; dis-moi
S'il n'est pas vrai qu'il joue à présent.

HECTOR.

Oh ! Ma foi,
Il est bien revenu de cette folle rage,
Et n'aura pas de goût pour le jeu davantage.

ANGÉLIQUE.

1220 Avec tes faux soupçons, Nérine, eh bien ! Tu vois.

HECTOR.

Il s'en donne aujourd'hui pour la dernière fois.

ANGÉLIQUE.

Il jouerait donc ?

HECTOR.

Il joue, à dire vrai, Madame ;
Mais ce n'est proprement que par noblesse d'âme :
On voit qu'il se défait de son argent exprès,
1225 Pour n'être plus touché que de vos seuls attraits.

NÉRINE, à Angélique.

Eh bien ! Ai-je raison ?

HECTOR.

Son mauvais sort, vous dis-je,
Mieux que tous vos discours aujourd'hui le corrige.

ANGÉLIQUE.

Quoi ! ...

HECTOR.

N'admirez-vous pas cette fidélité ?
Perdre exprès son argent pour n'être plus tenté !
1230 Il sait que l'homme est faible, il se met en défense.
Pour moi, je suis charmé de ce trait de prudence.

ANGÉLIQUE.

Quoi ! Ton maître jouerait au mépris d'un serment ?

HECTOR.

C'est la dernière fois, Madame, absolument.
On le peut voir encor sur le champ de bataille ;
1235 Il frappe à droite, à gauche, et d'estoc et de taille,
Il se défend, Madame, encor comme un lion.
Je l'ai vu, dans l'effort de la convulsion,
Maudissant les hasards d'un combat trop funeste :
De sa bourse expirante il ramassait le reste ;
1240 Et paraissant encor plus grand dans son malheur,
Il vendait cher son sang et sa vie au vainqueur.

NÉRINE.

Pourquoi l'as-tu quitté dans cette décadence ?

HECTOR.

Comme un aide-de-camp, je viens en diligence
Appeler du secours : il faut faire approcher
1245 Notre corps de réserve, et je m'en vais chercher
Deux cents louis qu'il a laissés dans sa cassette.

NÉRINE.

Eh bien ! Madame, eh bien ! êtes-vous satisfaite ?

HECTOR.

Les partis sont aux mains ; à deux pas on se bat,
Et les moments sont chers en ce jour de combat.
1250 Nous allons nous servir de nos armes dernières,
Et des troupes qu'au jeu l'on nomme auxiliaires.

SCÈNE III.

Angélique, Nérine.

NÉRINE.

Vous l'entendez, Madame ! Après cette action,
Pour Valère armez-vous de belle passion ;
Cédez à votre étoile ; épousez-le. J'enrage
1255 Lorsque j'entends tenir ce discours à votre âge.
Mais Dorante qui vient...

ANGÉLIQUE.

Ah ! Sortons de ces lieux.
Je ne puis me résoudre à paroître à ses yeux.

SCÈNE IV.

Dorante, Angélique, Nérine.

DORANTE, à Angélique qui sort.

Hé quoi ! Vous me fuyez ? Daignez au moins
M'apprendre...

SCÈNE V.

Dorante, Nérine.

DORANTE.

Et toi, Nérine, aussi tu ne veux pas m'entendre ?
1260 Veux-tu de ta maîtresse imiter la rigueur ?

NÉRINE.

Non, monsieur ; je vous sers toujours avec vigueur.
Laissez-moi faire.

SCÈNE VI.

DORANTE, seul.

Ô ciel ! Ce trait me désespère.
Je veux approfondir un si cruel mystère.

Il va pour sortir.

SCÈNE VII.
La Comtesse, Dorante.

LA COMTESSE.

Où courez-vous, Dorante ?

DORANTE, à part.

Ô contre-temps fâcheux !

1265 Cherchons à l'éviter.

LA COMTESSE.

Demeurez en ces lieux,
J'ai deux mots à vous dire ; et votre âme contente...
Mais non, retirez-vous ; un homme m'épouvante.
L'ombre d'un tête-à-tête, et dedans et dehors,
Me fait, même en été, frissonner tout le corps.

DORANTE, allant pour sortir.

1270 J'obéis...

LA COMTESSE.

Revenez. Quelque espoir qui vous guide,
Le respect à l'amour saura servir de bride,
N'est-il pas vrai ?

DORANTE.

Madame...

LA COMTESSE.

En ce temps, les amants
Près du sexe d'abord sont si gesticulants...
Quoiqu'on soit vertueuse, il faut telle paraître ;
1275 Et cela quelquefois coûte bien plus qu'à l'être.

DORANTE.

Madame...

LA COMTESSE.

En vérité, j'ai le coeur douloureux
Qu'Angélique si mal reconnaisse vos feux :
Et si je n'avais pas une vertu sévère,
Qui me fait renfermer dans un veuvage austère,
1280 Je pourrais bien... mais non, je ne puis vous ouïr ;
Si vous continuez, je vais m'évanouir.

DORANTE.

Madame...

LA COMTESSE.

Vos discours, votre air soumis et tendre
Ne feront que m'aigrir, au lieu de me surprendre.
Bannissons la tendresse ; il faut la supprimer.
1285 Je ne puis, en un mot, me résoudre d'aimer.

DORANTE.

Madame, en vérité, je n'en ai nulle envie,
Et veux bien avec vous n'en parler de ma vie.

LA COMTESSE.

Voilà, je vous l'avoue, un fort sot compliment.
Me trouvez-vous, Monsieur, femme à manquer d'amant ?
1290 J'ai mille adorateurs qui briguent ma conquête ;
Et leur encens trop fort me fait mal à la tête.
Ah ! Vous le prenez là sur un fort joli ton,
En vérité !

DORANTE.

Madame...

LA COMTESSE.

Et je vous trouve bon !

DORANTE.

Le respect...

LA COMTESSE.

Le respect est là mal en sa place ;
1295 Et l'on ne me dit point pareille chose en face.
Si tous mes soupirants pouvaient me négliger,
Je ne vous prendrais pas pour m'en dédommager.
Du respect ! Du respect ! Ah ! Le plaisant visage !
J'ai cru que vous pouviez l'inspirer à votre âge.
1300 Mais Monsieur le Marquis, qui paraît en ces lieux,
Ne sera pas peut-être aussi respectueux.

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, seule.

Je suis au désespoir : je n'ai vu de ma vie
Tant de relâchement dans la galanterie.
Le Marquis vient ; il faut m'assurer un parti ;
1305 Et je n'en prétends pas avoir le démenti.

SCÈNE IX.

Le Marquis, la Comtesse.

LE MARQUIS.

À mon bonheur enfin, Madame, tout conspire :
Vous êtes tout à moi.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous donc dire,
Marquis ?

LE MARQUIS.

Que mon amour n'a plus de concurrent ;
Que je suis et serai votre seul conquérant ;
1310 Que si vous ne battez au plus tôt la chamade,
Il faudra vous résoudre à souffrir l'escalade.

LA COMTESSE.

Moi ! Que l'on m'escalade ?

LE MARQUIS.

Entre nous, sans façon,
À Valère de près j'ai serré le bouton :
Il m'a cédé les droits qu'il avait sur votre âme.

LA COMTESSE.

1315 Hé ! Le petit poltron !

LE MARQUIS.

Oh ! Palsambleu, Madame,
Il serait un Achille, un Pompée, un César,
Je vous le conduirais poings liés à mon char.
Il ne faut point avoir de mollesse en sa vie.
Je suis vert.

LA COMTESSE.

Dans le fond, j'en ai l'âme ravie.
1320 Vous ne connaissez pas, Marquis, tout votre mal ;
Vous avez à combattre encor plus d'un rival.

LE MARQUIS.

Le don de votre coeur couvre un peu trop de gloire
Pour n'être que le prix d'une seule victoire.
Vous n'avez qu'à nommer...

LA COMTESSE.

Non, non, je ne veux pas
1325 Vous exposer sans cesse à de nouveaux combats.

LE MARQUIS.

Est-ce ce financier de noblesse mineure,
Qui s'est fait depuis peu gentilhomme en une heure ;
Qui bâtit un palais sur lequel on a mis
Dans un grand marbre noir, en or, l'hôtel Damis ;
1330 Lui qui voyait jadis imprimé sur sa porte,
Bureau du pied-fourché, chair salée et chair morte ;
Qui, dans mille portraits, expose ses aïeux,
Son père, son grand-père, et les place en tous lieux,
En sa maison de ville, en celle de campagne,
1335 Les fait venir tout droit des comtes de Champagne,
Et de ceux de Poitou, d'autant que, pour certain,
L'un s'appelait Champagne et l'autre Poitevin ?

LA COMTESSE.

À vos transports jaloux un autre se dérobe.

LE MARQUIS.

C'est donc ce sénateur, cet Adonis de robe,
1340 Ce docteur en soupers, qui se tait au palais,
Et sait sur des ragoûts prononcer des arrêts ;
Qui juge sans appel sur un vin de Champagne,
S'il est de Reims, du clos, ou bien de la montagne ;
Qui, de livres de droit toujours débarrassé,
1345 Porte cuisine en poche, et poivre concassé.

LA COMTESSE.

Non, Marquis, c'est Dorante ; et j'ai su m'en défaire.

LE MARQUIS.

Quoi ! Dorante ! Cet homme à maintien débonnaire,
Ce croquant, qu'à l'instant je viens de voir sortir ?

LA COMTESSE.

C'est lui-même.

LE MARQUIS.

Eh ! Parbleu, vous deviez m'avertir ;
1350 Nous nous serions parlé sans sortir de la salle.
Je ne suis pas méchant : mais, sans bruit, sans scandale,
Sans lui donner le temps seulement de crier,
Pour lui votre fenêtre eût servi d'escalier.

LA COMTESSE.

1355 Vous êtes turbulent. Si vous étiez plus sage,
On pourrait...

LE MARQUIS.

La sagesse est tout mon apanage.

LA COMTESSE.

Quoiqu'un engagement m'ait toujours fait horreur,
On aurait avec vous quelque affaire de coeur.

LE MARQUIS.

Ah ! Parbleu, volontiers. Vous me chatouillez l'âme.
Par affaire de coeur, qu'entendez-vous, Madame ?

LA COMTESSE.

1360 Ce que vous entendez vous-même assurément.

LE MARQUIS.

Est-ce pour mariage, ou bien pour autrement ?

LA COMTESSE.

Quoi ! Vous prétendriez, si j'avais la foiblesse...

LE MARQUIS.

1365 Ah ! Ma foi ! L'on n'a plus tant de délicatesse ;
On s'aime pour s'aimer tout autant que l'on peut
Le mariage suit, et vient après, s'il veut.

LA COMTESSE.

Je prétends que l'hymen soit le but de l'affaire,
Et ne donne mon coeur que pardevant notaire.
Je veux un bon contrat sur de bon parchemin,
Et non pas un hymen qu'on rompt le lendemain.

LE MARQUIS.

1370 Vous aimez chastement, je vous en félicite,
Et je me donne à vous avec tout mon mérite,
Quoique cent fois le jour on me mette à la main
Des partis à fixer un empereur romain.

LA COMTESSE.

Je crois que nos deux coeurs seront toujours fidèles.

LE MARQUIS.

1375 Oh ! Parbleu, nous vivons comme deux tourterelles.
Pour vous porter, Madame, un coeur tout dégagé,
Je vais dans ce moment signifier congé
À des beautés sans nombre à qui mon coeur renonce ;
Et vous aurez dans peu ma dernière réponse.

LA COMTESSE.

1380 Adieu. Fasse le ciel, Marquis, que dans ce jour
Un hymen soit le sceau d'un si parfait amour !

SCÈNE X.

LE MARQUIS, seul.

Eh bien ! Marquis, tu vois, tout rit à ton mérite ;
Le rang, le coeur, le bien, tout pour toi sollicite ;
Tu dois être content de toi par tout pays :
1385 On le serait à moins. Allons, saute, Marquis.
Quel bonheur est le tien ! Le ciel, à ta naissance,
Répandit sur tes jours sa plus douce influence ;
Tu fus, je crois, pétri par les mains de l'amour.
N'es-tu pas fait à peindre ? Est-il homme à la cour
1390 Qui de la tête aux pieds porte meilleure mine,
Une jambe mieux faite, une taille plus fine ?
Et pour l'esprit, parbleu, tu l'as des plus exquis :
Que te manque-t-il donc ? Allons, saute, Marquis.
La nature, le ciel, l'amour et la fortune
1395 De tes prospérités font leur cause commune ;
Tu soutiens ta valeur avec mille hauts faits ;
Tu chantes, danses, ris, mieux qu'on ne fit jamais
Les yeux à fleur de tête, et les dents assez belles.
Jamais en ton chemin trouvas-tu de cruelles ?
1400 Près du sexe tu vins, tu vis, et tu vainquis ;
Que ton sort est heureux ! Allons, saute, Marquis.

SCÈNE XI.

Le Marquis, Hector.

HECTOR.

Attendez un moment. Quelle ardeur vous transporte ?
Hé quoi ! Monsieur, tout seul vous sautez de la sorte !

LE MARQUIS.

C'est un pas de ballet que je veux repasser.

HECTOR.

1405 Mon maître, qui me suit, vous le fera danser,
Monsieur, si vous voulez.

LE MARQUIS.

Que dis-tu là ? Ton maître !

HECTOR.

Oui, monsieur, à l'instant vous l'allez voir paraître.

LE MARQUIS.

En ces lieux je ne puis plus longtemps m'arrêter ;
Pour cause, nous devons tous deux nous éviter.
1410 Quand ma verve me prend, je ne suis plus traitable ;
Il est brutal, je suis emporté comme un diable ;
Il manque de respect pour les vice-baillis,
Et nous aurions du bruit. Allons, saute, Marquis.

SCÈNE XII.

HECTOR, seul.

Allons, saute, Marquis. Un tour de cette sorte
1415 Est volé d'un gascon, ou le diable m'emporte :
Il vient de la Garonne. Oh ! Parbleu, dans ce temps
Je n'aurais jamais cru les Marquis si prudents.
Je ris : et cependant mon maître à l'agonie
Cède en un lansquenet à son mauvais génie.

SCÈNE XIII.

Valère, Hector.

HECTOR.

1420 Le voici. Ses malheurs sur son front sont écrits :
Il a tout le visage et l'air d'un premier pris.

VALÈRE.

Non, l'enfer en courroux et toutes ses furies
N'ont jamais exercé de telles barbaries.
Je te loue, ô destin, de tes coups redoublés ;
1425 Je n'ai plus rien à perdre, et tes vœux sont comblés.
Pour assouvir encor la fureur qui t'anime,
Tu ne peux rien sur moi, cherche une autre victime.

HECTOR, à part.

Il est sec.

VALÈRE.

De serpents mon coeur est dévoré ;
Tout semble en un moment contre moi conjuré.

Il prend Hector à la cravate.

1430 Parle. As-tu jamais vu le sort et son caprice
Accabler un mortel avec plus d'injustice,
Le mieux assassiner ? Perdre tous les partis,

Vingt fois le coupe-gorge, et toujours premier pris !
Réponds-moi donc, bourreau.

HECTOR.

Mais, ce n'est pas ma faute.

VALÈRE.

1435 As-tu vu de tes jours trahison aussi haute ?
Sort cruel, ta malice a bien su triompher ;
Et tu ne me flattais que pour mieux m'étouffer.
Dans l'état où je suis, je puis tout entreprendre ;
Confus, désespéré, je suis prêt à me pendre.

HECTOR.

1440 Heureusement pour vous, vous n'avez pas un sou
Dont vous puissiez, Monsieur, acheter un licou.
Voudriez-vous souper ?

VALÈRE.

Que la foudre t'écrase.

Ah ! Charmante Angélique, en l'ardeur qui m'embrase,
À vos seules bontés je veux avoir recours !
1445 Je n'aimerai que vous ; m'aimeriez-vous toujours ?
Mon coeur, dans les transports de sa fureur extrême,
N'est point si malheureux, puisqu'enfin il vous aime.

HECTOR, à part.

Notre bourse est à fond ; et, par un sort nouveau,
Notre amour recommence à revenir sur l'eau.

VALÈRE.

1450 Calmons le désespoir où la fureur me livre.
Approche ce fauteuil.

Hector approche un fauteuil, Valère, assis.

Va me chercher un livre.

HECTOR.

Quel livre voulez-vous lire en votre chagrin ?

VALÈRE.

Celui qui te viendra le premier sous la main ;
Il m'importe peu ; prends dans ma bibliothèque.

HECTOR sort, et rentre tenant un livre.

1455 Voilà Sénèque.

VALÈRE.

Lis.

HECTOR.

Que je lise Sénèque ?

VALÈRE.

Oui. Ne sais-tu pas lire ?

HECTOR.

Eh ! Vous n'y pensez pas ;
Je n'ai lu de mes jours que dans des almanachs.

VALÈRE.

Ouvre, et lis au hasard.

HECTOR.

Je vais le mettre en pièces.

VALÈRE.

Lis donc.

Hector lit.

"Chapitre six. Du mépris des richesses.
1460 La fortune offre aux yeux des brillants mensongers ;
Tous les biens d'ici-bas sont faux et passagers ;
Leur possession trouble, et leur perte est légère :
Le sage gagne assez quand il peut s'en défaire."
Lorsque Sénèque fit ce chapitre éloquent,
1465 Il avait, comme vous, perdu tout son argent.

VALÈRE, se levant.

Vingt fois le premier pris ! Dans mon coeur il s'élève

Il s'assied.

Des mouvements de rage. Allons, poursuis, achève.

HECTOR.

"L'or est comme une femme ; on n'y saurait toucher,
Que le coeur, par amour, ne s'y laisse attacher.
1470 L'un et l'autre en ce temps, sitôt qu'on les manie,
Sont deux grands rémoras pour la philosophie. "
N'ayant plus de maîtresse, et n'ayant pas un sou,
Nous philosopherons maintenant tout le soûl.

VALÈRE.

De mon sort désormais vous serez seule arbitre,
1475 Adorable Angélique... achève ton chapitre.

HECTOR.

"Que faut-il ? ... "

VALÈRE.

Je bénis le sort et ses revers,
Puisqu'un heureux malheur me rengage en vos fers.
Finis donc.

HECTOR.

"Que faut-il à la nature humaine ?
Moins on a de richesse, et moins on a de peine.
1480 C'est posséder les biens que savoir s'en passer."
Que ce mot est bien dit ! Et que c'est bien penser !
Ce Sénèque, Monsieur, est un excellent homme.
Était-il de Paris ?

VALÈRE.

Non, il était de Rome.
Dix fois à carte triple être pris le premier !

HECTOR.

1485 Ah ! Monsieur, nous mourrons un jour sur un fumier.

VALÈRE.

Il faut que de mes maux enfin je me délivre :
J'ai cent moyens tout prêts pour m'empêcher de vivre,
La rivière, le feu, le poison, et le fer.

HECTOR.

1490 Si vous vouliez, Monsieur, chanter un petit air ;
Votre maître à chanter est ici : la musique
Peut-être calmerait cette humeur frénétique.

VALÈRE.

Que je chante !

HECTOR.

Monsieur...

VALÈRE.

Que je chante, bourreau !
Je veux me poignarder ; la vie est un fardeau
Qui pour moi désormais devient insupportable.

HECTOR.

1495 Vous la trouviez pourtant tantôt bien agréable.
Qu'un joueur est heureux ! Sa poche est un trésor ;
Sous ses heureuses mains le cuivre devient or,
Disiez-vous.

VALÈRE.

Ah ! Je sens redoubler ma colère.

HECTOR.

Monsieur, contraignez-vous, j'aperçois votre père.

SCÈNE XIV.
Géronte, Valère, Hector.

GÉRONTE.

1500 Pour quel sujet, mon fils, criez-vous donc si fort ?

À Hector.

Est-ce toi, malheureux, qui causes ce transport ?

VALÈRE.

Non pas, Monsieur.

HECTOR, à Géronte.

Ce sont des vapeurs de morale
Qui nous vont à la tête, et que Sénèque exhale.

GÉRONTE.

Qu'est-ce à dire Sénèque ?

HECTOR.

Oui, Monsieur : maintenant
1505 Que nous ne jouons plus, notre unique ascendant
C'est la philosophie, et voilà notre livre ;
C'est Sénèque.

GÉRONTE.

Tant mieux : il apprend à bien vivre.
Son livre est admirable et plein d'instructions,
Et rend l'homme brutal maître des passions.

HECTOR.

1510 Ah ! Si vous aviez lu son traité des richesses,
Et le mépris qu'on doit faire de ses maîtresses ;
Comme la femme ici n'est qu'un vrai rémora,
Et que, lorsqu'on y touche... on en demeure là...
Qu'on gagne quand on perd... que l'amour dans nos âmes...
1515 Ah ! Que ce livre-là connoissoit bien les femmes !

GÉRONTE.

Hector en peu de temps est devenu docteur.

HECTOR.

Oui, Monsieur, je saurai tout Sénèque par coeur.

GÉRONTE, à Valère.

Je vous cherche en ces lieux avec impatience,
Pour vous dire, mon fils, que votre hymen s'avance.
1520 Je quitte le notaire, et j'ai vu les parents,
Qui, d'une et d'autre part, me paraissent contents.
Vous avez vu, je crois, Angélique ? Et j'espère
Que son consentement...

VALÈRE.

Non, pas encor, mon père.
Certaine affaire m'a...

GÉRONTE.

Vraiment, pour un amant,
1525 Vous faites voir, mon fils, bien peu d'empressement.
Courez-y : dites-lui que ma joie est extrême ;
Que, charmé de ce noeud, dans peu j'irai moi-même
Lui faire compliment, et l'embrasser...

HECTOR, à Géronte.

Tout doux !
Monsieur fera cela tout aussi bien que vous.

VALÈRE, à Géronte.

1530 Pénétré des bontés de celui qui m'envoie,
Je vais de cet emploi m'acquitter avec joie.

SCÈNE XV.

Géronte, Hector.

HECTOR.

Il vous plaira toujours d'être mémoratif
D'un papier que tantôt, d'un air rébarbatif,
Et même avec scandale...

GÉRONTE.

Oui-dà ! Laisse-moi faire.
1535 Le mariage fait, nous verrons cette affaire.

HECTOR.

J'irai donc, sur ce pied, vous visiter demain.

SCÈNE XVI.

GÉRONTE, seul.

Graces au ciel, mon fils est dans le bon chemin :
Par mes soins paternels il surmonte la pente
Où l'entraînait du jeu la passion ardente.
1540 Ah ! Qu'un père est heureux, qui voit en un moment
Un cher fils revenir de son égarement !

ACTE V

SCÈNE I.

Dorante, Angélique, Nérine.

DORANTE.

Hé ! Madame, cessez d'éviter ma présence.
Je ne viens point, armé contre votre inconstance,
Faire éclater ici mes sentiments jaloux,
1545 Ni par des mots piquants exhaler mon courroux.
Plus que vous ne pensez, mon coeur vous justifie.
Votre légèreté veut que je vous oublie :
Mais loin de condamner votre coeur inconstant,
Je suis assez vengé si j'en puis faire autant.

ANGÉLIQUE.

1550 Que votre emportement en reproches éclate ;
Je mérite les noms de volage, d'ingrate.
Mais enfin de l'amour l'impérieuse loi
À l'hymen que je crains m'entraîne malgré moi :
J'en prévois les dangers ; mais un sort tyrannique...

DORANTE.

1555 Votre coeur est hardi, généreux, héroïque :
Vous voyez devant vous un abîme s'ouvrir,
Et vous ne laissez pas, Madame, d'y courir.

NÉRINE.

Quand j'en devrais mourir, je ne puis plus me taire.
Je vous empêcherai de terminer l'affaire :
1560 Ou si dans cet amour votre coeur engagé
Persiste en ses desseins, donnez-moi mon congé.
Je suis fille d'honneur ; je ne veux point qu'on dise
Que vous ayez sous moi fait pareille sottise.
Valère est un indigne ; et, malgré son serment,
1565 Vous voyez tous les jours qu'il joue impunément.

ANGÉLIQUE.

En faveur de mon faible il faut lui faire grâce :
De la fureur du jeu veux-tu qu'il se défasse,
Hélas ! Quand je ne puis me défaire aujourd'hui
Du lâche attachement que mon coeur a pour lui ?

DORANTE.

1570 Ces feux sont trop charmants pour vouloir les éteindre.
Je ne suis point, Madame, ici pour vous contraindre.
Mon neveu vous épouse ; et je viens seulement
Donner à votre hymen un plein consentement.

SCÈNE II.

**Mme La Ressource, Angélique, Dorante,
Nérine.**

NÉRINE.

Madame La Ressource ici ! Qu'y viens-tu faire ?

Madame LA RESSOURCE.

1575 Je cherche un cavalier pour finir une affaire...
On tâche, autant qu'on peut, dans son petit trafic,
À gagner ses dépens en servant le public.

ANGÉLIQUE.

Cette Nérine-là connaît toute la France.

NÉRINE.

Pour vivre, il faut avoir plus d'une connoissance.
1580 C'est une illustre au moins, et qui sait en secret
Couler adroitement un amoureux poulet :
Habile en tous métiers, intrigante parfaite ;
Qui prête, vend, revend, brocante, troque, achète,
Met à perfection un hymen ébauché,
1585 Vend son argent bien cher, marie à bon marché.

Madame LA RESSOURCE.

Votre bonté pour moi toujours se renouvelle ;
Vous avez si bon coeur...

NÉRINE.

Il fait bon avec elle,
Je vous en avertis. En bijoux et brillants,
En poche elle a toujours plus de vingt mille francs.

DORANTE, à Madame La Ressource.

1590 Mais ne craignez-vous point qu'un soir dans le silence ? ...

NÉRINE.

Bon, bon ! Tous les filous sont de sa connoissance.

Madame LA RESSOURCE.

Nérine rit toujours.

NÉRINE, à Madame La Ressource.

Montrez-nous votre écrin.

Madame LA RESSOURCE.

Volontiers. J'ai toujours quelque hasard en main.
Regardez ce brillant ; je vais en faire affaire
1595 Avec et pardevant un conseiller-notaire.
Pour certaine chanteuse on dit qu'il en tient là.

NÉRINE.

Le drôle veut passer quelque acte à l'opéra.

SCÈNE III.

**La Comtesse, Angélique, Dorante, Nérine,
Mme La Ressource.**

NÉRINE.

Mais voici la Comtesse.

Madame LA RESSOURCE.

On m'attend ; je vous quitte.

NÉRINE.

Non, non ; sur vos bijoux j'ai des droits de visite.

LA COMTESSE, à Angélique.

1600 Votre choix est-il fait ? Peut-on enfin savoir
À qui vous prétendez vous marier ce soir ?

ANGÉLIQUE.

Oui, ma soeur, il est fait ; et ce choix doit vous plaire,
Puisque avant moi pour vous vous avez su le faire.

LA COMTESSE.

1605 Apparemment, Monsieur est ce mortel heureux,
Cé fidèle aspirant dont vous comblez les vœux ?

DORANTE.

À ce bonheur charmant je n'ose pas prétendre.
Si madame eût gardé son cœur pour le plus tendre,
Plus que tout autre amant j'aurais pu l'espérer.

LA COMTESSE.

La perte n'est pas grande, et se peut réparer.

SCÈNE IV.

**Le Marquis, la Comtesse, Angélique, Dorante,
Mme La Ressource, Nérine.**

Le Marquis, à la Comtesse.

1610 Charmé de vos beautés, je viens enfin, Madame,
Ici mettre à vos pieds et mon corps et mon âme.
Vous serez, par ma foi, Marquise cette fois ;
Et j'ai sur vous enfin laissé tomber mon choix.

Madame LA RESSOURCE, à part.

Cet homme m'est connu.

LA COMTESSE.

1615 De m'unir avec vous le reste de ma vie.
Vous êtes gentilhomme et cela me suffit.

LE MARQUIS.

Je le suis du déluge.

Madame LA RESSOURCE, à part.

Oui, c'est lui qui le dit.

LE MARQUIS.

1620 En faisant avec moi cette heureuse alliance,
Vous pourrez vous vanter que gentilhomme en France
Ne tirera de vous, si vous me l'ordonnez,
Des enfants de tout point mieux conditionnés.
Vous verrez si je mens.

Apercevant Madame La Ressource.

Ah ! Vous voilà, Madame.

À la Comtesse.

Et que faites-vous donc ici de cette femme ?

NÉRINE, au Marquis.

Vous la connaissez ?

LE MARQUIS.

Moi ? Je ne sais ce que c'est.

Madame LA RESSOURCE, au Marquis.

1625 Ah ! Je vous connais trop, moi, pour mon intérêt.
Quand vous résoudrez-vous, Monsieur le gentilhomme
Fait du temps du déluge, à me payer ma somme,
Mes quatre cents écus prêtés depuis cinq ans ?

LE MARQUIS.

Pour me les demander, vous prenez bien le temps.

Madame LA RESSOURCE.

1630 Je veux, aux yeux de tous, vous en faire avanie,
À toute heure, en tous lieux.

LE MARQUIS.

Hé ! Vous rêvez, ma mie.

Madame LA RESSOURCE.

Voici le grand merci d'obliger des ingrats.
Après l'avoir tiré d'un aussi vilain pas...
Baste...

LA COMTESSE, à Madame La Ressource.

Parlez, parlez.

Madame LA RESSOURCE.

1635 Non, non ; il est trop rude
D'aller de ses parents montrer la turpitude.

LA COMTESSE.

Comment donc ?

LE MARQUIS, à part.

Ah ! Je grille.

Madame LA RESSOURCE.

Au Châtelet, sans moi,
On le verrait encor vivre aux dépens du roi.

NÉRINE.

Quoi ! Monsieur le Marquis...

Madame LA RESSOURCE.

1640 Lui, Marquis ! C'est l'Épine.
Je suis Marquise donc, moi qui suis sa cousine ?
Son père était huissier à verge dans Le Mans.

LE MARQUIS.

Vous en avez menti.

À part.

Maugrebleu des parents !

Madame LA RESSOURCE.

Mon oncle n'était pas huissier ? Qu'il t'en souviene.

LE MARQUIS.

Son nom était connu dans le haut et bas Maine.

NÉRINE.

Votre père était donc un Marquis exploitant ?

ANGÉLIQUE.

1645 Vous aviez là, ma soeur, un fort illustre amant.

Madame LA RESSOURCE.

C'est moi qui l'ai nourri quatre mois sans reproche,
Quand il vint à Paris en guêtres, par le coche.

LE MARQUIS.

D'accord, puisqu'on le sait, mon père était huissier,
Mais huissier à cheval ; c'est comme chevalier.
1650 Cela n'empêche pas que dans ce jour, Madame,
Nous ne mettions à fin une si belle flamme :
Jamais ce feu pour vous ne fut si violent ;
Et jamais tant d'appas...

LA COMTESSE.

Taisez-vous, insolent.

LE MARQUIS.

1655 Insolent ! Moi qui dois honorer votre couche,
Et par qui vous devez quelque jour faire souche !

LA COMTESSE.

Sors d'ici, malheureux ; porte ailleurs ton amour.

LE MARQUIS.

Oui ! L'on agit de même avec les gens de cour !
On reconnaît si mal le rang et le mérite !
J'en suis, parbleu, ravi. Pour le coup je vous quitte,
1660 J'ai, pour briller ailleurs, mille talents acquis ;
Je vais m'en consoler. Allons, saute, Marquis.

SCÈNE V.

**La Comtesse, Angélique, Dorante, Nérine,
Mme La Ressource.**

LA COMTESSE.

Je n'y puis plus tenir, ma soeur, et je vous laisse.
Avec qui vous voudrez finissez de tendresse ;
Coupez, taillez, rognez, je m'en lave les mains.
1665 Désormais, pour toujours, je renonce aux humains.

SCÈNE VI.

**Dorante, Angélique, Nérine, Madame La
Ressource.**

DORANTE.

Ils prennent leur parti.

Madame LA RESSOURCE.

La rencontre est plaisante !
Je l'ai démarquisé bien loin de son attente :
J'en voudrais faire autant à tous les faux marquis.

NÉRINE.

Vous auriez, par ma foi, bien à faire à Paris.
1670 Il est tant de traitants qu'on voit, depuis la guerre,
En modernes seigneurs sortir de dessous terre,
Qu'on ne s'étonne plus qu'un laquais, un pied-plat,
De sa vieille mandille achète un marquisat.

ANGÉLIQUE, à Madame La Ressource.

Vous avez découvert ici bien du mystère.

Madame LA RESSOURCE.

1675 De quoi s'avise-t-il de me rompre en visière ?
Mais aux grands mouvements qu'en ce lieu je puis voir,
Madame se marie.

NÉRINE.

Oui, vraiment, dès ce soir.

Madame LA RESSOURCE, fouillant dans sa poche.

J'en ai bien de la joie. Il faut que je lui montre
Deux pendants de brillants que j'ai là de rencontre.
1680 J'en ferai bon marché. Je crois que les voilà ;
Ils sont des plus parfaits. Non, ce n'est pas cela ;
C'est un portrait de prix, mais il n'est pas à vendre.

NÉRINE.

Faites-le voir.

Madame LA RESSOURCE.

Non, non ; on doit me le reprendre.

NÉRINE, le lui arrachant.

Oh ! Je suis curieuse ; il faut me montrer tout.
1685 Que les brillants sont gros ! Ils sont fort de mon goût.
Mais que vois-je, grands dieux ! Quelle surprise extrême !
Aurais-je la berlue ? Eh ! Ma foi, c'est lui-même.
Ah ! ...

Elle fait un grand cri.

ANGÉLIQUE.

Qu'as-tu donc, Nérine ? Et te trouves-tu mal ?

NÉRINE.

Votre portrait, Madame, en propre original.

ANGÉLIQUE.

1690 Mon portrait ! Es-tu folle ?

NÉRINE, pleurant.

Ah ! Ma pauvre maîtresse,
Faut-il vous voir ainsi durement mise en presse ?

Madame LA RESSOURCE.

Que veut dire ceci ?

ANGÉLIQUE, à Nérine.

Tu te trompes. Vois mieux.

NÉRINE.

Regardez donc vous-même, et voyez par vos yeux.

ANGÉLIQUE.

Tu ne te trompes point, Nérine ; c'est lui-même ;
1695 C'est mon portrait, hélas ! Qu'en mon ardeur extrême
Je viens de lui donner pour prix de ses amours,
Et qu'il m'avait juré de conserver toujours.

Madame LA RESSOURCE.

Votre portrait ! Il est à moi, sans vous déplaire ;
Et j'ai prêté dessus mille écus à Valère.

ANGÉLIQUE.

1700 Juste ciel !

NÉRINE.

Le fripon !

DORANTE, prenant le portrait.

Je veux aussi le voir.

Madame LA RESSOURCE.

Ce portrait m'appartient, et je prétends l'avoir.

DORANTE, à Madame La Ressource.

Laissez-moi le garder un moment, je vous prie :
C'est la seule faveur qu'on m'ait faite en ma vie.

ANGÉLIQUE.

C'en est fait : pour jamais je le veux oublier.

NÉRINE, à Angélique.

1705 S'il met votre portrait ainsi chez l'usurier,
Étant encore amant, il vous vendra, Madame,
À beaux deniers comptants, quand vous serez sa femme.
Mais le voici qui vient.

À Madame La Ressource.

À trois ou quatre pas,
De grace, éloignez-vous, et ne vous montrez pas.

Madame LA RESSOURCE.

1710 Mais pourquoi ? ...

DORANTE.

Du portrait ne soyez plus en peine.

Madame LA RESSOURCE, se retirant au fond de la scène.

Lorsque je le verrai, j'en serai plus certaine.

SCÈNE VII.

**Valère, Angélique, Dorante, Hector, Nérine,
Mme La Ressource au fond du théâtre.**

VALÈRE.

Quel bonheur est le mien ! Enfin voici le jour,
Madame, où je dois voir triompher mon amour.
Mon coeur tout pénétré... mais, ciel ! Quelle tristesse,
1715 Nérine, a pu saisir ta charmante maîtresse ?
Est-ce ainsi que tantôt ? ...

NÉRINE.

Bon ! Ne savez-vous pas ?
Les filles sont, Monsieur, tantôt haut, tantôt bas.

VALÈRE.

Hé quoi ! Changer sitôt !

ANGÉLIQUE.

Ne craignez point, Valère,
Les funestes retours de mon humeur légère :
1720 Le portrait dont ma main vous a fait possesseur
Vous est un sûr garant que vous avez mon coeur.

VALÈRE.

Que ce tendre discours me charme et me rassure !

NÉRINE, à part.

Tu ne seras heureux, par ma foi, qu'en peinture.

ANGÉLIQUE.

Quiconque a mon portrait, sans crainte de rival,
1725 Doit, avec la copie, avoir l'original.

VALÈRE.

Madame, en ce moment, que mon âme est contente !

ANGÉLIQUE.

Ne consentez-vous pas à ce parti, Dorante ?

DORANTE.

Je veux ce qu'il vous plaît : vos ordres sont pour moi
Les décrets respectés d'une suprême loi.
1730 Votre bouche, Madame, a prononcé sans feindre ;
Et mon coeur subira votre arrêt sans se plaindre.

HECTOR, bas à Valère.

De l'arrêt tout du long il va payer les frais.

ANGÉLIQUE.

Valère, vous voyez pour vous ce que je fais.

VALÈRE.

Jamais tant de bontés...

ANGÉLIQUE.

Montrez donc, sans attendre,
1735 Le portrait que de moi vous avez voulu prendre ;
Et que votre rival sache à quoi s'en tenir.

VALÈRE, fouillant dans sa poche.

Soit... mais permettez-moi de vous désobéir.
C'est mon oncle : en voyant de votre amour ce gage,
Il jouerait, à vos yeux, un mauvais personnage.
1740 Vous savez bien qui l'a.

ANGÉLIQUE.

Vous pouvez le montrer :
Il verra mon portrait sans se désespérer.

DORANTE.

Madame au plus heureux accordant la victoire,
Le triomphe est trop beau, pour n'en pas faire gloire.

VALÈRE, fouillant toujours dans sa poche.

Puisque vous le voulez, il faut vous le chercher :
1745 Mais je n'aurai du moins rien à me reprocher...
Vous voulez un témoin, il faut vous satisfaire.

HECTOR, apercevant Madame La Ressource.

Ah ! Nous sommes perdus, j'aperçois l'usurière.

VALÈRE.

C'est votre faute, si...

À Hector.

Qu'as-tu fait du portrait ?

HECTOR.

Du portrait ?

VALÈRE.

Oui, maraud ; parle, qu'en as-tu fait ?

**HECTOR, tendant la main par derrière, dit bas à
Madame La Ressource.**

1750 Madame La Ressource, un moment sans paraître,
Prêtez-nous notre gage.

VALÈRE.

Ah ! Chien ! Ah ! Double traître !
Tu l'as perdu.

HECTOR.

Monsieur...

VALÈRE, mettant l'épée à la main.

Il faut que ton trépas...

HECTOR, à genoux.

Ah ! Monsieur, arrêtez, et ne me tuez pas.
Voyant dans ce portrait Madame si jolie,
1755 Je l'ai mis chez un peintre ; il m'en fait la copie.

VALÈRE.

Tu l'as mis chez un peintre !

HECTOR.

Oui, monsieur.

VALÈRE.

Ah ! Maraud !
Va, cours me le chercher, et reviens au plus tôt.

DORANTE, montrant le portrait.

Épargnez-lui ces pas. Il n'est plus temps de feindre.
Le voici.

HECTOR, à part.

Nous voilà bien achevés de peindre !
1760 Ah ! Carogne !

VALÈRE, à Angélique.

Le peintre...

ANGÉLIQUE, à Valère.

Avec de vains détours,
Ingrat, ne croyez pas qu'on m'abuse toujours.

VALÈRE.

Madame, en vérité, de telles épithètes
Ne me vont point du tout.

ANGÉLIQUE.

Perfide que vous êtes !
Ce portrait, que tantôt je vous avais donné,
1765 Pour le gage d'un coeur le plus passionné,
Malgré tous vos serments, parjure, à la même heure,
Vous l'avez mis en gage !

VALÈRE.

Ah ! Qu'à vos yeux je meure...

ANGÉLIQUE.

Ah ! Cessez de vouloir plus longtemps m'outrager,
Coeur lâche.

HECTOR, bas, à Valère.

Nous devons tantôt le dégager ;
1770 Et contre mon avis vous avez fait la chose.

Madame LA RESSOURCE.

De tous vos débats, moi, je ne suis point la cause ;
Et je prétends avoir mon portrait, s'il vous plaît.

DORANTE.

Laissez-le-moi garder ; j'en paierai l'intérêt
Si fort qu'il vous plaira.

SCÈNE VIII.

**Géronte, Angélique, Valère, Dorante, Nérine,
Mme La Ressource, Hector.**

GÉRONTE, à Angélique.

Que mon âme est ravie
1775 De voir qu'avec mon fils un tendre hymen vous lie !
J'attends depuis longtemps ce fortuné moment.

NÉRINE.

Son coeur ressent, je crois, le même empressement.

GÉRONTE.

De vous trouver ici je suis ravi, mon frère.
Vous prenez, croyez-moi, comme il faut cette affaire ;
1780 Et l'hymen de Madame, à vous en parler net,
N'était, en vérité, point du tout votre fait.

DORANTE.

Il est vrai.

GÉRONTE, à Angélique.

Le notaire en ce lieu va se rendre ;
Avec lui nous prendrons le parti qu'il faut prendre.

NÉRINE.

Oh ! Par ma foi, Monsieur, vous ne prendrez qu'un rat ;
1785 Et le notaire peut remporter son contrat.

GÉRONTE.

Comment donc ?

ANGÉLIQUE.

Autrefois mon coeur eut la faiblesse
De rendre à votre fils tendresse pour tendresse ;
Mais la fureur du jeu dont il est possédé,
Pour mon portrait enfin son lâche procédé,
1790 Me font ouvrir les yeux ; et, contre mon attente,
En ce moment, Monsieur, je me donne à Dorante.

À Dorante.

Acceptez-vous ma main ?

DORANTE.

Ah ! Je suis trop heureux
Que vous vouliez encor...

GÉRONTE, à Hector.

Parle, toi, si tu veux ;
Explique ce mystère.

HECTOR.

Oh ! Par ma foi, je n'ose ;
1795 Ce récit est trop triste en vers ainsi qu'en prose.

GÉRONTE.

Parle donc.

HECTOR.

Pour avoir mis, sans réflexion,
Le portrait de madame, une heure, en pension

Montrant Madame La Ressource.

Chez cette chienne-là, que Lucifer confonde,
On nous donne un congé le plus cruel du monde.

GÉRONTE.

1800 Sans vouloir davantage ici l'interroger,
Sa folle passion m'en fait assez juger.
J'ai peine à retenir le courroux qui m'agite.
Fils indigne de moi, va, je te déshérite ;
Je ne veux plus te voir, après cette action,
1805 Et te donne cent fois ma malédiction.

Il sort.

SCÈNE IX.

Angélique, Valère, Dorante, Nérine, Mme La Ressource, Hector.

HECTOR.

Le beau présent de noce !

ANGÉLIQUE, à Valère, donnant la main à Dorante.

À jamais je vous laisse.
Si vous êtes heureux au jeu comme en maîtresse,
Et si vous conservez aussi mal ses présents,
Vous ne ferez, je crois, fortune de longtemps.

Mme LA RESSOURCE, à Dorante.

1810 Et mon portrait, Monsieur, vous plaît-il me le rendre ?

DORANTE.

Vous n'aurez rien perdu dans ces lieux pour attendre,
Ni toi, Nérine, aussi. Suivez-moi toutes deux.

À Valère.

Quelque autre fois, Monsieur, vous serez plus heureux.

Il sort.

SCÈNE X.

Mme La Ressource, Valère, Nérine, Hector.

Mme LA RESSOURCE, faisant la révérence à Valère.

En toute occasion soyez sûr de mon zèle.

Elle sort.

HECTOR, à Madame La Ressource.

1815 Adieu, tison d'enfer, fesse-mathieu femelle.

SCÈNE XI.

Nérine, Valère, Hector.

NÉRINE à Valère.

Grâce au ciel, ma maîtresse a tiré son enjeu.
Vous épouser, Monsieur, c'était jouer gros jeu.

Elle sort, en lui faisant la révérence.

SCÈNE XII.

Valère, Hector.

Hector fait la révérence à son maître, et va pour sortir.

VALÈRE.

Où vas-tu donc ?

HECTOR.

Je vais à la bibliothèque
Prendre un livre, et vous lire un traité de Sénèque.

VALÈRE.

1820 Va, va, consolons-nous, Hector : et quelque jour
Le jeu m'acquittera des pertes de l'amour.

FIN

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].